

Histoire Abrégée de l'Archéologie Indochinoise Jusqu'à 1950

Received in 1959

LOUIS MALLERET

LE TERME "Indochine" a été créé au XIX^e siècle par le géographe Malte-Brun pour désigner cette partie du Sud-Est de l'Asie constituée de contrées intermédiaires entre l'Inde et la Chine, ayant été sollicitées à des degrés divers par l'attraction de ces deux grands pays. En ce qui regarde la portion naguère française de la péninsule, ce dualisme de civilisations était mis en évidence par le trait d'union qui sépara pendant un certain temps les deux mots, et il fallut un acte administratif du Gouverneur Général Paul Doumer pour assembler ceux-ci en un vocable unique. La Birmanie, le Siam, le Cambodge, le Laos et le territoire que nous appelons aujourd'hui Viêt-Nam étaient englobés auparavant dans "l'Inde au-delà du Gange" ou "Inde ultra-Gangétique" selon les expressions qu'employaient les anciens "cosmographes." On ne savait que peu de choses de ces contrées éloignées dont les caractères originaux n'avaient pas encore été dégagés et qui apparaissaient aux orientalistes de l'époque comme les éléments d'un ensemble vague et confus.

L'ARCHÉOLOGIE KHMÈRE

En 1861, dans l'année même où la France commençait à s'établir dans le Sud de l'Indochine, un éminent professeur du Collège de France à Paris, Barthélemy Saint-Hilaire, écrivait: "... à l'exception peut-être du Birman, tous les autres pays de l'Inde transgangétique, Tonkin, Cochinchine, Cambodge, Laos, Pégou, Arakan, méritent à peine les regards de l'histoire." Cette affirmation péremptoire donnait la mesure de l'ignorance et du peu de curiosité qui régnait alors, concernant ces régions. L'évènement allait cependant avoir une portée incalculable, car il ouvrit une période qui permit à l'archéologie indochinoise de se constituer. L'attention devait, en effet se fixer rapidement sur Angkor et provoquer une brillante série de recherches qui se sont poursuivies sans discontinuité jusqu'à nos jours.

L'existence de ce groupe de monuments, le plus important du monde, par son étendue

The late Louis Malleret was Director of l'École Française d'Extrême-Orient. [Editor's note: Except for changes in the order of reference entries, this article is published without editorial alteration.]

avait été connue des missionnaires portugais et espagnols au XVI^e siècle. Mais leurs descriptions d'ailleurs fort courtes avaient un caractère imprécis et il n'est par certain non plus que tous y soient allés. Ces écrits, ceux des P.P. Antonio de Magdalena, João de Santos, Léonard d'Argensola, Marcello Ribadeneyra, Gabriel Quiroga de San Antonio, Christoval de Jaque, n'avaient eu aucun écho. Seule la description de Diego do Couto présente quelque étendue, mais elle a eu encore moins de portée, car elle a été retrouvée inédite il y a seulement quelques années par le professeur C. R. Boxer de l'Université de Londres et publiée en 1958 par M. B. Groslier.

Parmi les Français, un missionnaire du XVII^e siècle, le P. Louis Chevreuil de la Société des Missions Etrangères de Paris fut le premier à parler des ruines, mais l'on n'est pas certain qu'il les ait visitées. Au siècle suivant, le fait est plus sûr pour le P. Langois de la Compagnie de Jésus, mais il les décrit seulement en quelques lignes. Guère plus étendue est la relation du P. Charles-Emile Bouillevaux qui découvrit réellement les monuments d'Angkor en 1850. Dix ans plus tard, le naturaliste français Henri Mouhot qui visitait la région était émerveillé par le grandiose spectacle des restes de l'ancienne puissance du Cambodge. Il en donnait une description enthousiaste qui parut après sa mort en 1863 dans le *Tour du Monde*. Cet écrit marque une date importante, car il attira sur les ruines l'attention du grand public et fut la première tentative savante pour mieux connaître ces monuments. Avec Henri Mouhot, on peut dire que l'archéologie indochinoise était fondée.

Une seconde étape dont l'importance ne doit pas être sous-estimée fut marquée par les travaux de la mission d'exploration du Mékong, effectuée par un groupe d'officiers de Marine, commandés par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et le lieutenant de vaisseau Francis Garnier. En juin 1866, la mission séjourna à Angkor et en donna une description exacte. Elle recueillit les plus anciens *fac-simile* d'inscriptions. Doudart de Lagrée eut même le mérite de reconnaître un texte semblable en deux écritures différentes, gravé sur deux faces d'une pierre inscrite de Lolei. C'était pour la première fois un effort consciencieux pour rassembler des indications précises et Francis Garnier, par un pressentiment qu'avait eu avant lui Henri Mouhot, considérait déjà le monument du Phnom Bakhèng comme un des plus anciens du groupe, hypothèse qui fut confirmée soixante dix ans plus tard, grâce aux recherches de Victor Goloubew. Les résultats de la mission furent publiés en 1873 et l'on peut affirmer que dès cette époque les plus importants monuments étaient connus, y compris celui de Vat Phu dans la vallée du Mékong.

L'un des officiers du groupe, l'enseigne de vaisseau Louis Delaporte s'attacha à l'étude des édifices d'Angkor. Dans l'année 1873, il quittait Saigon à la tête d'une "Mission d'exploration des monuments Khmers" qu'avait constituée le Ministre de la Marine. Il visita des groupes de monuments du Cambodge comme Prah Khan, Koh Ker et Beng Méaléa. Mais c'est sur Angkor qu'il fit porter son principal effort. Quand il revint en France, il rapportait outre une documentation de première importance, de nombreux moulages et des originaux qui constituèrent pendant un temps le Musée indochinois du Trocadéro. Il avait relevé des plans et il donna des dessins en aquarelle qui restituent le caractère des monuments, parmi les lianes et la végétation forestière qui les recouvraient alors. L'ouvrage qu'il publia en 1880 apparaît comme celui d'un pionnier, dans cette grande aventure de reconnaissance et d'exploration qui marque le premier aspect des recherches archéologiques en Indochine.

Un des collaborateurs de la mission Delaporte, F. G. Faraud découvrit dans le nord-ouest du Cambodge, une nouvelle cité khmère, celle de Banteay Chmar, importante par ses bas-

reliefs historiques. Un autre compagnon de Delaporte, le Dr. Jules Harmand, poursuivit ses reconnaissances et, de 1875 à 1877, explora l'ensemble du Cambodge et du Laos. Il visita de nouveaux monuments, découvrit de nouvelles inscriptions et en prit des estampages. Mais les reproductions qu'il en donna en France passèrent inaperçues. Ce fut un savant hollandais, le professeur Hendrik Kern de l'Université de Leyde qui déchiffra les premières inscriptions, montra que les unes étaient rédigées en sanskrit, d'autres en langue khmère, que le Bouddhisme du Grand Véhicule de langue sanskrite était en honneur autrefois et qui mit en évidence le nom de deux rois Suryavarman et Jayavarman. L'épigraphie cambodgienne prit alors un essor qu'allèrent illustrer les noms des Français Auguste Barth, Emile Sénart et Abel Bergaigne, puis plus tard ceux de Louis Finot et George Coedès.

De 1879 à 1885, Etienne Aymonier entreprit un inventaire détaillé des ruines qui parut en trois volumes de 1900 à 1904. C'était un relevé méthodique par provinces qui couvrait tout le Cambodge et annonçait un effort qui allait être poursuivi par d'autres jusqu'à 1945. Mais Aymonier qui avait une forte connaissance de la langue cambodgienne poursuivit en même temps l'oeuvre de recensement des documents épigraphiques. Il traduisit des inscriptions modernes, entreprit avec des erreurs inévitables le déchiffrement de textes plus anciens, mais eut le mérite d'inaugurer la chronologie du Cambodge en lisant correctement quelques dates. Il rapporta en France en 1881, 19 textes nouveaux qu'il soumit aux indianistes de Paris, et Abel Bergaigne dans un rapport de 1882 fixa dans leurs grandes lignes les cadres d'une histoire de l'ancien Cambodge.

La même année, Aymonier repartait pour l'Indochine. Ses itinéraires couvrirent le Cambodge, le Siam, le Laos et le Sud-Annam. Ce voyage eut une importance capitale, car il révéla l'existence dans l'ancien Champa dont il fixa décisivement la position géographique, de nombreuses inscriptions en sanskrit et en langue vulgaire, enfin il fit connaître le plus ancien document écrit de l'Indochine, certainement founanais, qui est gravé sur du granit, celui de Vo-can-h. Le catalogue de ces inscriptions fut dressé par Bergaigne. Il comprenait 304 numéros. Dans un nouveau rapport de 1884, cet auteur apportait des précisions inédites à sa chronologie du Cambodge et, dans un autre mémoire, il jetait les bases de l'épigraphie du Champa. De son côté, Aymonier étudiait les écrits en langue vulgaire. La publication des textes par Barth et Bergaigne sous le titre *Inscriptions sanskrites du Champa et du Cambodge* suivit en 1885 et 1893.

A peine avait-elle vu le jour sous son premier nom de Mission archéologique permanente de l'Indochine que l'École Française d'Extrême-Orient confia à un officier de l'Infanterie de Marine, le capitaine Lunet de Lajonquière, le soin de parcourir le Cambodge et les pays voisins pour y recenser la totalité des vestiges archéologiques. Ce recensement s'effectua en plusieurs missions, en 1900, 1904-1905 et 1907-1908, dont les résultats furent publiés en un Inventaire descriptif des monuments du Cambodge. Ces recherches donnèrent lieu à la découverte d'une quarantaine d'inscriptions nouvelles. De nombreuses trouvailles isolées allaient compléter peu à peu ce dénombrement, suivies de lectures et d'interprétations dues principalement à Louis Finot, puis à George Coedès, travaux dont on peut suivre la succession dans les fascicules du *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*. Le second de ces auteurs a couronné cette oeuvre par la publication de six volumes de transcriptions et de traductions avec interprétation, qui ont paru de 1937 à 1954 sous le titre *Inscriptions du Cambodge*, ouvrage que doit compléter un tome supplémentaire.

L'oeuvre épigraphique ne peut donc être séparée de l'exploration archéologique du Cam-

bodge qui lui a fourni des textes dont le relevé soigneusement tenu à jour par G. Coedès atteint près de mille. On sait l'ampleur des résultats obtenus grâce à ces analyses, la succession des souverains khmers qu'elles ont établie, la connaissance des grandes familles dynastiques, celle des religions et des cultes particuliers à l'ancien Cambodge, les noms et le rôle de célèbres brahmanes, le rituel ancien, la chronologie du royaume disparu, les dates et la destination de certains monuments. Cent ans après la première description importante d'Angkor par Henri Mouhot et l'aveu fait par ce précurseur de l'ignorance quasi-totale qui pesait sur ces ruines, les grands problèmes de l'histoire du Cambodge sont éclaircis et l'essentiel de son passé se trouve connu. Mais ces inscriptions n'ont pas fini de livrer des aperçus sur l'état-social, les croyances, la vie spirituelle et intellectuelle. La publication de celles qui ont été retrouvées, attentivement déchiffrées, soigneusement transcrites et traduites, constitue la source fondamentale à laquelle peuvent puiser de nouvelles études.

Les itinéraires de Lunet de Lajonquière ont couvert la totalité du Cambodge et du Siam, une partie de la Cochinchine et du Laos. Son Inventaire a complété celui d'Aymonier par la découverte de nombreux monuments nouveaux et la description de sites archéologiques avec le supplément de précisions inédites. Par la suite, les conservateurs d'Angkor ont approfondi la connaissance de la région où s'exerçait leur activité et signalé de nombreuses ruines dissimulées par la forêt. Les inspections d'Henri Parmentier, chef du Service archéologique de l'École, aboutirent aussi à recenser des monuments nouveaux dans l'ensemble du Cambodge. Ainsi, progressait peu à peu l'oeuvre d'exploration à laquelle participèrent des collaborateurs bénévoles dont l'un des plus actifs fut pour le Cambodge Robert Dalet qui enrichit considérablement la connaissance archéologique de ce territoire, dans des articles publiés peu avant la seconde guerre mondiale.

A la fin de son Inventaire des monuments chams de l'Annam, Henri Parmentier avait résumé un ensemble d'incertitudes concernant une catégorie d'édifices et de sculptures dont l'attribution à l'art cham était douteuse. Des recherches commencées en 1911-1912 le conduisirent à distinguer dans l'ensemble de l'art khmer une catégorie de sanctuaires en briques que leurs caractères particuliers désignaient comme se référant à une période de l'architecture qui fut qualifiée d'art pré-khmer ou khmer primitif ou encore préangkorien. A la même série étaient associées un certain nombre de statues brahmaniques ou bouddhiques qui furent rapportées en gros aux VIIe-VIIIe siècles. Les deux volumes que publia H. Parmentier sur cet art, en 1927, lui permirent de définir avec une approximation assez juste une période de l'architecture et de la statuaire bien délimitée dans le temps et ouvrirent la voie à de nouvelles investigations au Cambodge et surtout en Cochinchine.

C'était, en effet, un art dont la statuaire apparaissait comme largement représentée dans le delta du Mékong. Par la suite, H. Parmentier s'efforça d'isoler parmi les temples recensés au Cambodge quelques témoins d'une architecture présumée founanaise. Ces indications nous incitèrent à parcourir la Cochinchine, afin de découvrir d'autres vestiges de l'art pré-angkorien. C'est ainsi que nous fûmes amenés nous-même à prendre part à la besogne d'exploration dans les zones deltaïques du Sud, en conduisant nos recherches selon une analyse méthodique des traits du paysage et des facteurs géographiques ayant pu favoriser une ancienne occupation humaine. A partir de 1938, nos itinéraires ont sillonné toutes les provinces du delta, introduisant dans le répertoire archéologique un nouveau classement en fonction des cartes et d'accidents naturels.

Les régions que nous avons parcourues avaient longtemps passé pour être constituées de

terrains bas de formation récente dans lesquels il n'y avait que peu de chances de découvrir des vestiges de monuments anciens. De bons esprits avaient même écrit que, dans les temps historiques, la mer venait encore battre les rivages d'Angkor et, en fonction de cette opinion erronée, l'on s'était abstenu d'entreprendre des recherches systématiques en Cochinchine. Seule la perspicacité d'Henri Parmentier et différentes investigations de Jean-Yves Claeys avaient abouti à compléter les quelques indications d'Aymonier et de Lunet de Lajonquière, au cours de recherches épisodiques effectuées en quelques secteurs. Nos reconnaissances ont établi un recensement total de 306 points archéologiques et l'évènement le plus important de ces explorations a été la découverte en 1942 de la ville ensevelie d'Oc-èò.

Celle-ci est venue apporter des lumières nouvelles sur le Fou-nan. Parmi les sites recensés, une dizaine peuvent en effet être considérés franchement comme antérieurs à la présence des Khmèrs dans le delta, et l'ensemble des objets qui proviennent d'Oc-èò est très différent de ceux que l'on a recueillis au Cambodge. L'on s'est trouvé ainsi devant un fait archéologique nouveau venu confirmer les déductions tirées des études sinologiques de Paul Pelliot en 1903, qui avaient fixé en Basse-Cochinchine et dans le Cambodge méridional la position géographique du Fou-nan. Nos prospections ont permis aussi de projeter de nombreux aperçus sur la civilisation matérielle d'un peuple dont la culture était demeurée proche de la source indienne et qui, parmi les activités commerciales du grand port d'Oc-èò, a compté des importations occidentales d'origine iranienne ou méditerranéenne.

C'est à peu près dans le même temps que se révéla en Indochine l'utilité de l'observation aérienne pour des besognes de prospection archéologique. Un membre de l'École, J. Y. Claeys y avait eu recours au Tonkin et dans le Nord-Annam et il devait ainsi survoler et photographier la citadelle des Hô, puis plus tard la muraille des Mac. Dans le Sud, le commandant Terrasson, alors chef des escadrilles de Cochinchine, avait entrepris dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale, de relever la position de nombreux bassins et d'anciennes voies d'eau artificielles, notamment celles qui se dirigeaient vers le groupe d'Angkor et au-delà, à travers le Cambodge. A ces recherches prit une part active Victor Goloubew, au cours de plusieurs reconnaissances sur le territoire du royaume khmèr, et il en fit connaître une partie des résultats en 1936. Elles lui permirent de signaler des aspects inconnus de l'occupation humaine dans ces régions. En Cochinchine et dans le Cambodge méridional, Pierre Paris avait dès 1931 porté son attention sur d'anciens canaux dont il avait signalé des tronçons importants autour d'une ancienne capitale, celle d'Angkor Borei. Ce sont ces recherches que nous-même avons reprises en 1946-1947 dans le delta du Mékong, en prenant pour centre de nos explorations le site d'Oc-èò. Ces parcours aériens accomplis selon un programme méthodique nous ont révélé l'existence d'un véritable réseau hydraulique, orienté selon quelques grands axes et ramifiés en faisceaux secondaires. Ce canevas indiquait non seulement des voies de circulation, mais encore une mise en valeur du sol, par la maîtrise de l'eau en des régions périodiquement noyées par l'inondation. Ainsi, un des aspects fondamentaux de l'ancienne activité agricole commençait à se dessiner.

Dans l'histoire de l'archéologie indochinoise, un fait d'une importance capitale doit être placé au premier plan. C'est la fondation, au début du siècle, de l'École Française d'Extrême-Orient, institution à laquelle nous avons déjà fait allusion sous sa première qualification de Mission archéologique de l'Indochine. Les reconnaissances d'Aymonier dans le Sud-Annam pour découvrir et estamper des inscriptions chames s'arrêtent à 1885. De cette date à 1898, les recherches archéologiques en Indochine connurent une phase de stagnation. Cependant,

avec l'extension du protectorat français sur l'ensemble du pays et devant les promesses apportées par les premières investigations, il apparut nécessaire de fonder un institut spécialisé conçu sur le modèle des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome ou encore de l'Institut Français du Caire. On hésita au début entre Pékin et Chandernagor pour établir le centre des recherches qui devaient englober l'ensemble de l'Extrême-Orient. Finalement, le choix se porta sur l'Indochine, contrée mixte où s'étaient rencontrées des influences issues de deux grands pôles de civilisation. C'est dans le cadre fédéral qu'était en train de créer et de consolider le Gouverneur Général Paul Doumer que l'institution trouva les conditions favorables à sa croissance et à son développement.

Cet organisme devait communiquer une impulsion nouvelle à toutes les activités archéologiques. Nous avons montré déjà le rôle que tinrent Louis Finot, premier directeur de cette institution, dans les études épigraphiques, Lunet de Lajonquière et Henri Parmentier dans les recensements de monuments au Cambodge. Elle conjugua un temps ses efforts avec les Commissions des antiquités créées localement par les chefs d'administration et la Société d'Angkor établie à Phnom Penh qui, dès 1907, se préoccupa de recueillir des fonds afin de compléter les subsides gouvernementaux. Une première intervention administrative se manifesta par l'arrêté du 9 mars 1900, relatif à la conservation en Indochine des monuments d'intérêt historique et artistique. Il était nécessaire en effet, à mesure que progressait le recensement du patrimoine archéologique, d'en assurer la sauvegarde, en donnant d'ailleurs la plus large extension aux préoccupations scientifiques, comme aux soucis d'ordre esthétique.

Les initiatives fâcheuses du clergé bouddhique au Cambodge, comme la destruction pure et simple d'édifices chams par les Vietnamiens pour la collecte des matériaux justifiaient pleinement ces précautions. Mais le texte de 1900 se révéla par la suite insuffisant et il fut complété en 1925 par une série d'arrêtés pris en conséquence du décret du 23 décembre 1924. L'un d'eux, celui du 16 mai 1925 édicta d'un seul coup le classement de 1045 monuments et objets protégés dans l'ensemble de l'Indochine. Un autre arrêté du 30 octobre 1926 créa le Parc archéologique d'Angkor pour la sauvegarde du cadre forestier des édifices. En 1951, quand l'École Française d'Extrême-Orient remit aux gouvernements locaux les pouvoirs juridiques et techniques de conservation de ce patrimoine, 1256 monuments étaient classés dont 780 au Cambodge, 401 au Viet-Nam et 75 au Laos.

La Mission archéologique permanente de l'Indochine avait été créée par un arrêté du 15 décembre 1898. Le 20 janvier 1900, celle-ci reçut la dénomination de l'École Française d'Extrême-Orient. Le 24 janvier 1901, un décret du Président de la République française confirmait l'existence de la nouvelle institution. Enfin, un nouveau décret du 3 avril 1930 lui conférait la personnalité juridique et l'autonomie financière. Armée ainsi de possibilités d'action étendues, l'École allait pouvoir donner toute sa mesure et d'abord au Cambodge dans le domaine des activités archéologiques.

Un traité entre la France et le Siam, signé le 23 mars 1907, rétrocéda au Cambodge trois provinces occidentales dont celle qui portait les monuments d'Angkor. Dès 1908 fut créé le Service de conservation des monuments du groupe et celui-ci fut confié à Jean Commaille qui devait périr assassiné par des bandits, le 29 avril 1916. Auparavant, la Commission archéologique de l'Indochine à Paris avait confié à Henri Dufour et Charles Carpeaux le soin de prendre de nombreuses photographies du monument du Bâton, ce qui donna lieu à une importante publication en 1910. Commaille concentra son effort sur Angkor Vat et le Bâton. Une nouvelle phase commença, celle des débroussailllements, défrichements et dégagements des édifices ensevelis dans la forêt et les décombres, étape indispensable



A



Planche I Restauration d'un des monuments du groupe de Banteay Srei par Henri Marchal (avant et après).

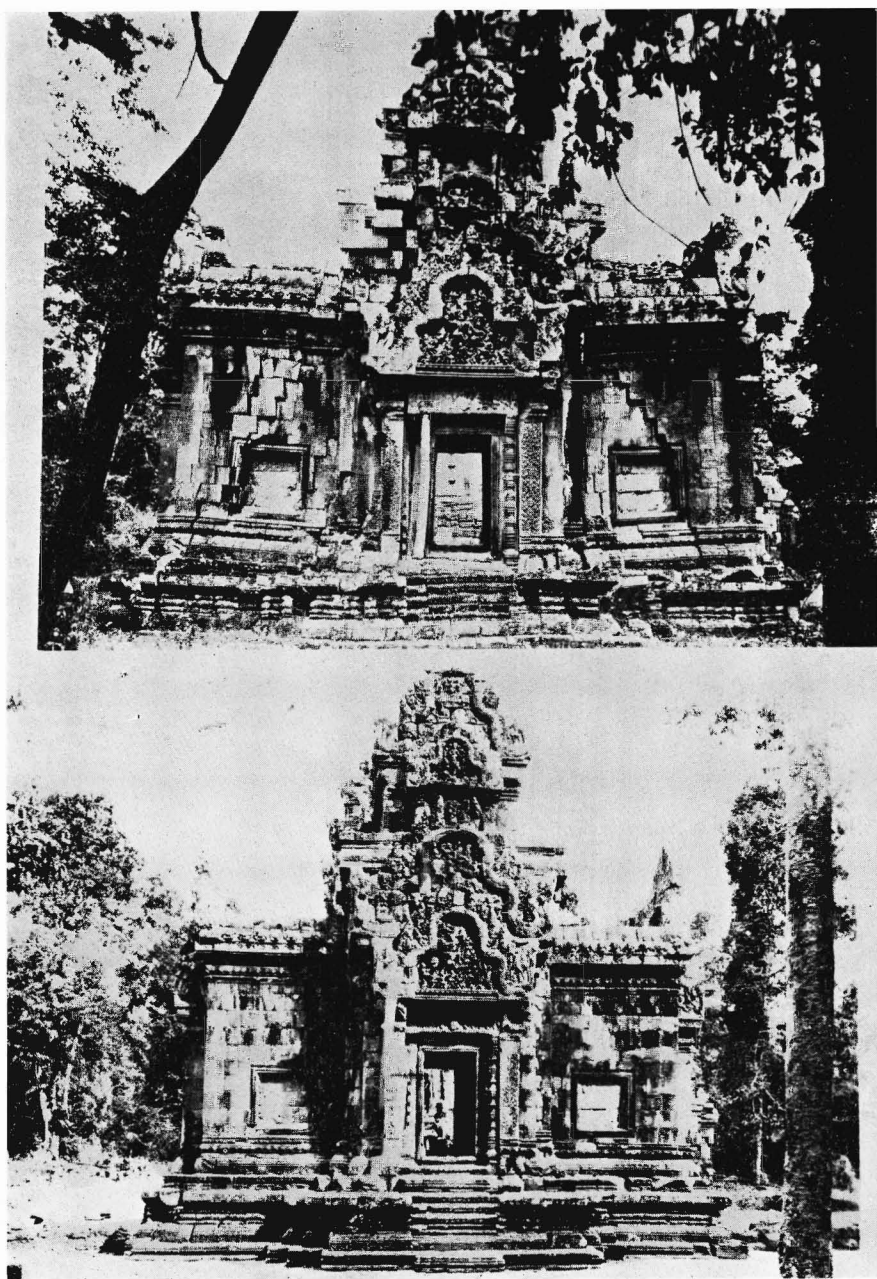


Planche II Restauration d'un des monuments du groupe de Thomannon à Angkor Thom par Henri Marchal (avant et après).



Planche III Reconstitution de la tour supérieure de la pyramide de Bakong dans le groupe d'Angkor par Maurice Glaize.

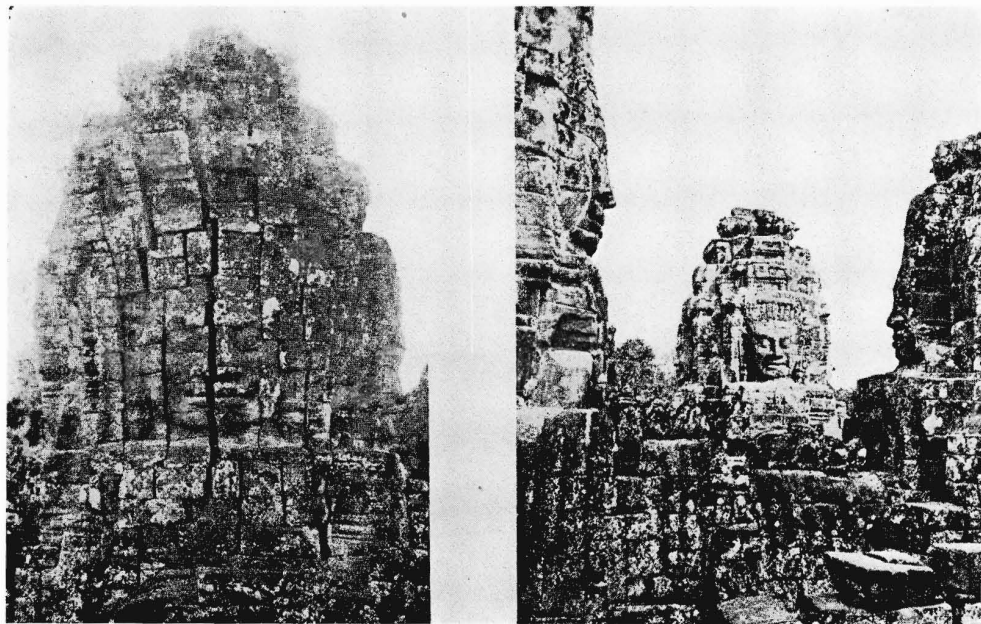


Planche IV Restauration du monument du Bayon à Angkor Thom par Maurice Glaize (avant et après).



Planche V Victor Goloubew, Louis Finot et Henri Parmentier
dans le monument de Tà Prohm à Angkor.

menée au prix d'incroyables difficultés et sans laquelle l'étude des ruines eût été impossible.

Certains esprits mal informés ont prétendu que l'École Française d'Extrême-Orient s'était confondue pendant un demi-siècle avec un service administratif de conservation des monuments historiques, au détriment des recherches proprement scientifiques. C'est bien mal connaître les difficultés auxquelles se heurtaient alors les études archéologiques. Comment eût-on pu, en effet, pénétrer dans la connaissance des sanctuaires, de leur implantation, de leur structure, de leur passé, si l'on n'avait d'abord délivré ceux-ci de leur épais manteau végétal et de leurs éboulis, si l'on n'avait procédé d'abord à l'évacuation des terres et des blocs qui encombraient tous les passages, opération qui permit d'ailleurs la découverte de nombreuses inscriptions? C'est aussi oublier, un peu vite que, pendant sept ou huit siècles, ces édifices étaient demeurés dans un entier abandon et que leur destruction eût été sans profit; pour personne.

Au fur et à mesure des dégagements, les travaux de consolidation progressaient d'abord avec des étais de bois, puis à partir de 1916 avec des poteaux de ciment armé. Pendant longtemps, par réaction contre les initiatives de l'architecte Viollet-le-Duc, au XIX^e siècle en France, la doctrine qui régna à Angkor sur les recommandations de l'Institut de France, fut de s'abstenir de tous travaux de reconstruction, sauf à relever dans des cas exceptionnels, des blocs visiblement renversés sur place, comme par exemple aux chaussées des géants des portes d'Angkor Thom. On s'attacha ainsi pendant des années à retenir la pierre branlante dans sa position instable, grâce à toutes sortes d'artifices aussi peu efficaces qu'inesthétiques.

En 1930, Henri Marchal qui avait succédé à Commaille comme conservateur d'Angkor, fut envoyé en mission à Java pour y étudier les méthodes qu'utilisaient les Hollandais dans leur service de conservation des monuments historiques. Leurs procédés de reconstruction des édifices furent appliqués à son retour à titre expérimental au groupe d'édifices de Bantéay Srei [Pl. I], situé à une trentaine de kilomètres au nord d'Angkor et qui avait été choisi pour les modestes dimensions de ses temples et la bonne conservation relative de ses matériaux. Ce fut un succès et la méthode fut étendue à l'ensemble des monuments d'Angkor [Pl. II] sous le nom d'ailleurs impropre d'*anastylose*.

On sait en quoi consiste la méthode qui revient à relever un édifice ruiné à l'aide de ses propres matériaux, sur un sol rendu stable par la reconstitution de fortes assises. Après avoir déposé, classé et numéroté les moellons qui le composent, il importe de restituer au terrain une solidité qui le mette à l'abri de nouveaux affaissements, cause habituelle de la ruine, ce qui s'obtient en coulant une dalle en béton armé sur laquelle on règle de niveau un premier lit de blocs et en remontant ainsi, en sens inverse de la démolition, les moellons antérieurement retirés ou retrouvés dans les décombres. On a comparé parfois ce travail à un énorme jeu de patience entrepris à l'échelle des temples. Grâce à cette méthode à laquelle Maurice Glaize, architecte de grand talent allait donner beaucoup d'ampleur, furent successivement reconstitués, selon une technique de sincérité et en principe sans adjonction de ciment, de nombreux temples en des anastyloses partielles ou totales qui concernèrent le sanctuaire de Bakong de 1936 à 1943 [Pl. III], Bantéay Samré de 1936 à 1944, Prah Palilay en 1937-1938, Neak Pean en 1938-1939, le Bâyon de 1939 à 1946 [Pl. IV], Prah Khan commencé en 1939, Le Mébon occidental de 1942 à 1944. L'effet obtenu est saisissant et l'on assiste à une véritable résurrection d'Angkor qui séduit le touriste et facilite considérablement la tâche de l'historien en substituant la clarté à la confusion.

Les dégagements ont permis peu à peu d'élaborer de monographies de monuments. Dès 1902, Commaille avait décrit les ruines de Bassac, en 1903 Louis Finot s'attachait à Baset,

en 1910, H. Parmentier donnait une étude des bas-reliefs de Bantéay Chmar et en 1916 des temples de Vat Phu et Vat Nokor. La même année, il analysait l'architecture interprétée dans les bas-reliefs du Cambodge. En 1913, Jean de Mecquenem avait étudié les bâtiments annexes de Beng Méaléa et G. Coedès l'iconographie du monument principal. De 1908 à 1911, Commaillie avait effectué le déblaiement du temple d'Angkor Vat. La Commission archéologique de l'Indochine ayant chargé G. Coedès de la publication intégrale des bas-reliefs de ce sanctuaire, il s'en acquitta en 1909 et en 1912, ce qui permit de reconnaître le caractère vishnouite de l'édifice. En 1913, Commaillie étudia la décoration khmère des parois murales et, en 1919, H. Parmentier pouvait déjà mettre en lumière les caractères généraux d'une catégorie de monuments en briques à laquelle il accordait la qualification qui n'a pas été retenue d'art d'Indravarman.

En 1916, H. Marchal tira d'intéressantes conclusions du dégagement des parties basses de la pyramide du Phiméanakas. Il apparut que le terrain avait été remblayé autour du monument en plusieurs fois et à certains niveaux, aménagé pour recevoir des constructions probablement en matériaux légers ayant été incendiées, car en divers endroits furent rencontrées des traces charbonneuses et des débris métalliques ayant subi la fusion. L'épaisseur du remblai était d'environ deux mètres et correspondait à un exhaussement artificiel que confirmèrent plus tard des études de nivellement général.

La même année, les travaux de dégagement au sud de la Terrasse des Eléphants mirent au jour une paroi dissimulée montrant un énorme cheval à cinq têtes reconnu plus tard par V. Goloubew pour être probablement une image d'Avalokiteçvara sous la forme du cheval Balâha. Une nouvelle monographie d'H. Marchal fut consacrée aux monuments secondaires et terrasses bouddhiques d'Angkor Thom, puis en 1922 au Temple de Prah Palilay. La même année encore était dégagé le temple de Neak Pean, ensemble complexe qui justifia en 1923 une étude de L. Finot et V. Goloubew sur le symbolisme de ce monument dédié à Avalokiteçvara comme quérisseur, probablement grâce aux vertus curatives des eaux de plusieurs bassins. Cette étude fut complétée en 1926 par une autre d'Henri Marchal sur l'architecture du monument et le plan général des pièces d'eau.

Cependant, les travaux se poursuivaient au Bâyon, au Baphûon, au Phiméanakas, au Prah Pithu, à Takèo, aux Khléang, aux monuments 485 et 487, à Chau Say Tevoda, grâce à l'active impulsion d'Henri Marchal. En 1923, il commença le dégagement du monument de la colline de Bakhèng que les bonzes avaient tenté de transformer en un énorme Bouddha assis et il entreprit également la réfection des chaussées des géants qui conduisent aux portes d'Angkor Thom, puis le déblaiement de Banteay Srei. A peu près simultanément s'effectuait l'étude des ponts khmers du parcours de Phnom Penh à Siemréap, l'étude du Prah Vihar déjà abordée par de Lajonquière et Georges Groslier, celle de Koh Ker et des ruines du plateau du Kulên. C'est que, dès ce moment, H. Parmentier travaillait à des notices descriptives sur les monuments du Cambodge pour un important ouvrage intitulé *L'Art khmèr classique* dont un seul tome a paru en 1939 consacré aux édifices du secteur Nord-Ouest. En même temps, des campagnes méthodiques d'estampages effectuées par provinces étaient organisées en vue de la publication d'un *Corpus* des inscriptions destiné à paraître sous les auspices de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Une autre entreprise importante fut celle des *Mémoires archéologiques* de l'École dont le premier tome concerne Banteay Srei, sous le nom de temple d'Içvarapura, due en 1926 à la collaboration d'H. Parmentier, V. Goloubew et L. Finot. Sept autres volumes parurent dans la même série consacrés à Angkor Vat de 1929 à 1932, constituant ainsi une source de documentation inestimable.

Peu à peu, grâce à ces travaux, la chronologie des monuments d'Angkor se précisait ainsi que leur attribution à des divinités déterminées. La date du monument de Banteay Srei avait été fixée au XIV^e siècle par L. Finot. Trois ans plus tard, en 1929, G. Coedès devait la rectifier en la plaçant au Xe siècle, en 967. Ces variations montrent par quelles difficultés a passé la connaissance de l'art khmèr et comment celle-ci est le fait de retouches successives, dans une oeuvre d'émulation pour suivie sans vaine réclame, par une équipe qu'animait seulement l'intérêt de la science. Déjà, le monument de Neak Pean d'abord considéré hypothétiquement comme vishnouite avait été finalement reconnu comme affecté au culte d'Avalokiteçvara. L'importance de cette divinité bouddhique devait se confirmer comme ayant dominé tout l'art d'une époque. En 1925, L. Finot lui avait accordé une importante étude dans une publication consacrée au vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École. Bientôt, une série de monuments apparentés, comme ceux de Bantéay Kdei, Ta Prohm [Pl. V], Prah Khan, Ta Som apparurent dédiés à Avalokiteçvara.

Mais il restait un irritant problème, celui du Bâyon, d'abord considéré comme un monument çvaïte et comme le plus anciens de la ville d'Angkor, attribué à Yaçovarman sur la foi d'une grande inscription incorrectement interprétée, celle de Sdok Kak Thom. En 1925, Louis Finot avait reconnu le caractère bouddhique du Bâyon, mais la date du IX^e siècle demeurait l'objet de spéculations qui s'accordaient mal entre elles. En 1927, H. Parmentier allait montrer comment le plan de cet édifice complexe avait varié au cours de sa construction. Mais c'est en 1928, avec les travaux de Philippe Stern à Paris que l'énigme du Bâyon allait s'éclaircir. Dans un ouvrage qui fut déterminant, celui-ci proposait de situer la date de l'édifice non pas au commencement de l'histoire d'Angkor, mais à une date plus tardive. Cette hypothèse n'alla pas sans tâtonnements et là encore le succès fut le fruit d'une collaboration. Une nouvelle lecture de l'inscription de Sdok Kak Thom permit à George Coedès d'attribuer le Bâyon au règne de Jayavarman VII, le dernier grand souverain d'Angkor. D'autre part, la lecture des inscriptions sanskrits des quatre édifices d'angle de l'enceinte d'Angkor Thom, par le même auteur, démontra que les murs de cette ville dataient du XII^e siècle, comme le Bâyon situé au centre.

Un nouveau progrès fut accompli grâce aux recherches de Victor Goloubew. Il restait en effet à établir quel était le Mont Central de la capitale de Yaçovarman, si ce n'était pas le Bâyon. Il émit l'hypothèse que ce pouvait être le Phnom Bakhèng et son opinion fut confirmée par des fouilles et des dégagements effectués au pied de cette pyramide et sur ses gradins. En même temps, la masse de ce monument montrait qu'il pouvait aisément supporter la concurrence comme Mont Central avec le Phiménéakas, contrairement à ce que l'on avait cru un moment. S'aidant de la carte archéologique au 1/20,000^e levée en 1911 par les lieutenants Buat et Ducret, il reconnut l'angle Sud-Ouest d'un vaste quadrilatère et le côté Est de celui-ci signalé par le cours rectifié de la rivière de Siemréap. Mais la démonstration ne fut complète qu'en 1932, grâce aux reconnaissances aériennes qu'il fit alors et à de nouvelles fouilles et sondages qui révélèrent la position de chaussées et d'avenues axiales.

Un autre évènement important fut la découverte par Georges Trouvé du monument préangkorien d'Ak Yom à demi enseveli dans la digue sud du Bârây occidental. Le monument fut dégagé de 1932 à 1935 et l'existence de cette pyramide, la plus ancienne de toutes, apporta la démonstration qu'une partie de l'ensemble d'Angkor avait été établie sur un site antérieur dont les constructions semblent avoir été commencées au VII^e siècle. Cependant, cette brillante époque de recherches et de découvertes n'avait pas interrompu l'élaboration de monographies sur des édifices déterminés. En 1925, H. Marchal avait publié une étude sur

le monument 486 et L. Finot sur les Dharmāçalas du Cambodge dans lesquelles il avait proposé de reconnaître des “maisons de charité” placées sous l’invocation d’Avalokiteçvara ou Lokeçvara comme on le désigne plus communément en Indochine. En 1927, V. Goloubew entreprenait des fouilles et dégagements dans l’ancienne capitale de Sambor Prei Kuk avec la participation d’H. Parmentier. En 1931, G. Coedès précisait la date de Koh Ker et celle du Baphûon. L’année suivante, il ajoutait de nouvelles données à la connaissance des bas-reliefs de Bantéay Chmar.

En 1930, avait commencé le dégagement de Prè Rup et deux ans plus tard, G. Trouvé consacrait une monographie à Prei Pràsât ainsi qu’à divers autres monuments. H. Parmentier s’efforçait de caractériser un art présumé du Fou-nan dont G. Coedès venait l’année précédente d’étudier deux inscriptions sanskrites, documents qui apportaient quelques lumières sur une période de l’histoire pour laquelle on n’avait encore trouvé aucune trace archéologique et dont la connaissance se réduisait à celle que donnaient les textes chinois traduits par P. Pelliot en 1903. Il y ajouta en 1936 l’étude de trois nouvelles inscriptions de Cochinchine concernant le Tchen-La d’Eau. En 1933, on avait commencé le dégagement de Prah Kô à Roluos et établi par avion un plan photographique complet au 1/5000e de la zone archéologique d’Angkor. La même année des reprises et sondages à la tour centrale du Bâyon permirent de découvrir dans le puits axial les morceaux d’un énorme Bouddha assis le Nâga, confirmant ainsi la destination bouddhique de l’édifice et donnant une représentation probable de Jayavarman VII ainsi divinisé.

En 1934, une étude due à la participation de Gilberte de Coral-Rémusat pour l’architecture et la décoration, de V. Goloubew pour les détails du plan et de G. Coedès pour l’épigraphie permit de fixer la date du monument de Tâkèo aux environs de l’an 1000. C’est la même année que Ph. Stern mit en lumière l’importance du symbolisme du temple-montagne çivaïte où résidait le *linga* royal, essence et emblème de la royauté, conception qui domine une bonne partie de l’histoire khmère, tandis que V. Goloubew par de nouvelles recherches autour du Bakhèng complétait ses précédentes observations. G. Trouvé donnait en 1935 une monographie du Pràsât Tor et H. Parmentier analysait la construction dans les monuments khmers, étude de base pour l’histoire des monuments qui avait été parfois perdue de vue. Dans le même temps s’accomplissaient des travaux à Pré Rup et au Bakong, ainsi que le dégagement du Pràsât Kravan et du Mébon oriental. Hors d’Angkor, Henri Mauger entreprenait l’anastylose de l’Asram Maḥa Rosei et découvrait au Phnom Da un groupe important de statues qui allait permettre plus tard à Pierre Dupont de caractériser un style de la statuaire propre à la fin du Fou-nan. A la suite de ces travaux et de recherches poursuivis dans la même région, H. Mauger allait publier une monographie de l’Asram Maḥa Rosei.

Une date importante est marquée par la mission Stern effectuée en 1936, dont les conséquences remarquables furent de confirmer définitivement l’identification du Mahendraparvata avec le Phnom Kulên déjà énoncée par G. Coedès, dans un article publié en 1928 consacré aux capitales de Jayavarman II. Les fouilles effectuées par Ph. Stern sur le plateau du Kulên eurent pour résultat de dégager 17 nouveaux édifices, de préciser une influence chame dans certains d’entre eux que Marchal avait aperçue auparavant, de caractériser un style du Kulên dans le décor architectural et la statuaire, de montrer enfin l’importance historique du site. Ces études mirent également en évidence l’unité de l’art kmèr et permirent de combler l’hiatus qui séparait l’art préangkorien de l’art angkorien. Elles soulignèrent ainsi la continuité de l’évolution artistique à travers toute l’histoire du Cambodge. Désormais, aux renseignements qu’apportait l’épigraphie, pouvait s’ajouter une chronologie parallèle tirée

de déductions stylistiques et des étapes d'une filiation d'éléments décoratifs définie par un certain nombre de styles. Ces recherches englobèrent aussi les sites de Hariharalaya à Roluos et de la ville submergée du Bârây occidental dans laquelle Ph. Stern proposa de reconnaître Indrapura, nouvel éclaircissement apporté au problème des résidences de Jayavarman II. Par la suite, P. Dupont poursuivit sur le terrain l'étude des monuments et s'appliqua à analyser les caractères de la statuaire du Kulên, tandis qu'à Angkor, la même année, H. Parmentier apportait de nouvelles clartés sur les modifications subies par le Bâyon au cours de son exécution.

En différentes reconnaissances, avaient été survolés par V. Goloubew la région d'Angkor, le plateau du Kulên, Bantéay Prei Nokor, Sambor Prei Kuk, Prah Khan de Kompong Svây. Le commandant Terrasson pour sa part avait relevé l'existence de chaussées et d'anciens canaux dans la plaine d'Angkor. Des notions nouvelles se précisaient. Ainsi, Jacques Lagisquet dégagait le Pràsât Trapéang Phong où la mission Stern-de Coral avait signalé des motifs rappelant l'art cham. Maurice Glaize découvrait dans le même temps le grand Vishnou de bronze du Mébon occidental que mentionne le voyageur chinois Tcheou Ta-Kouan, dans son mémoire sur Angkor et le Cambodge à la fin du XIII^e siècle que P. Pelliot avait traduit en 1902. Dans l'année 1936 aussi, V. Goloubew entreprenait de nouvelles fouilles dans Angkor Thom qui allaient le conduire à discerner une enceinte d'eau à l'intérieur du tracé des murailles de la ville de Jayavarman VII, ainsi qu'un système de bassins et de chaussées doublés de canaux et, sans connaître le texte de Diego do Couto, confirmer les indications que le missionnaire portugais avait données au XVI^e siècle sur l'aspect ancien de la capitale. Marchal étudiait le groupe de trois monuments trouvés à Kuticvara et y ajoutait des notes sur la Terrasse des Eléphants, celle du Roi Lépreux et le Palais Royal d'Angkor auxquelles G. Coedès et P. Dupont en ajoutaient d'autres sur le dégagement du Pra-sat Kôk Pô et les inscriptions de ce monument.

Hors des limites du Parc d'Angkor, des travaux s'accomplissaient encore en 1936 au Phnom Bayang et au Phnom Chisor qui justifèrent une monographie d'H. Mauger sur le premier de ces monuments. M. Glaize commençait des travaux d'anastylose à la pyramide de Bakong dont il reconstitua l'édifice terminal. Il travaillait à Bantéay Samré et à Prah Palilay, à Neak Péan, au Phnom Krom, au Mébon oriental, puis à Prah Khan. Une série de sondages à la base du Bâyon et à l'intérieur du massif central montra que la construction avait été commencée à une époque où le sol de la ville était plus bas que de nos jours. Les travaux de nivellement furent repris en 1937. Le Service Géographique de l'Armée participait à ces activités par des levés à Angkor Thom et au Phnom Kulên. Un plan photographique aérien du groupe de Sambor Prei Kuk était établi en 1938.

A la veille de la guerre, H. Mauger publiait une importante monographie du Prah Khan de Kompong Svây. Les événements qui survinrent alors en Europe, puis sur la frontière du Siam, n'affectèrent que faiblement les travaux d'Angkor qui prirent même une certaine ampleur de l'impulsion que leur communiqua M. Glaize grâce à l'appui financier que prodiguait alors à l'École l'Amiral J. Decoux, gouverneur général de l'Indochine. En 1940, G. Coedès fit paraître une importante étude sur la destination funéraire des grands monuments khmers, sur les 102 stèles des hôpitaux de Jayavarman VII et sur les gîtes d'étape à la fin du XII^e siècle, au nombre de 121 d'après le dénombrement que donne la stèle de Prah Khan. Ce sont les édifices auparavant dénommés "dharmaçalas" par L. Finot et répartis sur les grandes routes du Cambodge. Dans une nouvelle monographie de Neak Pean, M. Glaize apportait des compléments à la connaissance du curieux monument qu'avaient permis de

mettre en évidence les travaux d'anastylose et il publiait une note sur le dégagement des édifices du Phnom Krom. P. Dupont étudiait peu après les Vishnou mitrés de l'Indochine orientale et P. Paris en s'attachant à l'image des bateaux représentés sur les bas-reliefs de Bantéay Chmar, du Palais Royal, d'Angkor Vat, de Ta Nei, de Prah Khan fondait en Indochine les recherches d'archéologie navale.

Peu à peu se dégageaient de nouvelles notions qui offraient l'intérêt de pénétrer plus avant dans l'intelligence des monuments khmèrs. Déjà, au monument de Neak Pean, il avait été possible d'apercevoir dans le plan de l'édifice entouré de pièces d'eau et d'édicules axiaux, une représentation probable du lac Anavatapta situé dans l'Himalaya et des quatre fleuves qui s'en échappent. Au Bàyon, l'omniprésence de Jayavarman VII s'exprimait dans la conception des tours à visages. Grâce à une conjonction des travaux de Jean Przyluski, Paul Mus, Robert Heine-Geldern, les conceptions symbolistes ayant présidé à l'urbanisme d'Angkor Thom finirent par se dégager. Le rôle des constructions des portes précédées des chaussées de géants n'apparaissait plus comme une fantaisie décorative, mais comme le résultat d'intentions cosmologiques. La dernière en date de ces études a été celle dans laquelle Jean Filliozat a proposé de voir dans la pyramide de Bakhèng une représentation du ciel des Trente-Trois Dieux.

Les connaissances sur l'histoire du Cambodge allaient recevoir de 1941 à 1946, un enrichissement précieux, grâce tout d'abord aux informations que G. Coedès tira de la stèle de Prah Khan, découverte par M. Glaize sous les éboulis d'une galerie du temple. En 1928, il avait rapporté en bloc au règne de Jayavarman VII le Bàyon et les monuments apparentés : Ta Prohm, Bantéay Kdei, Prah Khan, Bantéay Chmar, etc. Cette attribution globale à un seul règne avait provoqué certaines objections. On relevait, en effet, des différences de style dans les monuments eux-mêmes. Avec celle de Ta Prohm étudiée auparavant, la stèle de Prah Khan permit de préciser la chronologie relative des monuments de l'art du Bàyon. Elle révéla aussi la destination du monument comme temple funéraire du père de Jayavarman VII, alors que le monument de Ta Prohm avait abrité la statue funéraire de la mère du même roi.

Dans la même période, G. Coedès faisait connaître quelques précisions sur la fin du Founan. Il reculait à la fin du VI^e siècle la conquête de ce pays et apportait des éclaircissements sur les débuts du Tchen-La comme puissance dominante. Ces remarques s'accompagnaient de nouvelles données sur les dates d'avènement de quelques rois des dynasties angkoriennes. P. Dupont étudiait la dislocation du Tchen-La et la formation du Cambodge angkorien du VII^e au IX^e siècle. Avec G. Coedès, il donnait une réédition de la stèle de Sdok Kak Thom, les deux savants s'attachant à l'histoire des grandes familles de brahmanes, telle qu'elle se dégage de certaines inscriptions. Enfin, le premier d'entre eux étudiait l'épigraphie des monuments de Jayavarman VII.

La guerre d'Indochine sans interrompre les études archéologiques retentit gravement sur les investigations et les travaux menés sur le terrain. En 1950, avec le Cinquantième anniversaire de la fondation de l'École, un premier cycle se fermait. V. Goloubew et H. Parmentier étaient morts. M. Glaize avait pris sa retraite. H. Marchal allait renoncer à l'activité, l'ancienne équipe s'amenuisait. Depuis le coup de force japonais du 9 mars 1945, les travaux d'Angkor un moment suspendus s'accomplissaient au ralenti. L'École elle-même allait connaître jusqu'à 1956, un nouveau statut associant quatre pays. Mais l'exploitation de l'importante documentation réunie par G. Coedès dans le domaine de l'épigraphie et de celle du signataire de ces lignes sur l'archéologie du Founan allait continuer à se manifester jus-

qu'à ce jour et à porter leurs fruits. A la suite de Ph. Stern, l'étude des styles devait se confirmer et, en 1955, paraissaient simultanément deux ouvrages importants sur la statuaire, l'un de Jean Boisselier, résultat de plusieurs années de recherches qui couvrait toute l'évolution de l'art khmèr, l'autre de P. Dupont approfondissant particulièrement l'étude de l'art de la période préangkorienne.

L'ARCHÉOLOGIE DU CHAMPA

L'histoire des recherches archéologiques au Champa est liée à ses débuts à celles du Cambodge. C'est dans le recueil des inscriptions sanskrites que fut publiée, en 1893, l'étude posthume de Bergaigne sur les inscriptions chamées qui avait été précédée en 1888 par un premier mémoire du même savant. Aymonier déchiffrait, vers le même moment, les inscriptions en langue vulgaire. Les circonstances politiques avaient interdit à cet infatigable explorateur de dépasser dans le Centre Annam la province du Binh-dinh. Ses recherches furent reprises par un colon, Camille Paris qui signala les ruines de Mi-Son et de Đông-du'ông. Celui-ci prit des estampages des inscriptions et les envoya aux indianistes parisiens. En 1899, la Mission archéologique de l'Indochine reprit les prospections des inscriptions et des monuments chamés, et Louis Finot entreprit un premier voyage de reconnaissance en compagnie de Lunet de Lajonquière. Presque aussitôt fut confiée à Henri Parmentier la tâche d'établir l'Inventaire descriptif des monuments. Il parcourut systématiquement le pays, signala de nouvelles inscriptions et décrivit de nombreux édifices. Participèrent aussi à ces recherches, notamment à celle des documents épigraphiques le P. Eugène-Marie Durand et Virgile Rougier en 1910-1911, puis Prosper Odend'hal, Edouard Huber, le Dr. Bargy, le P. Léopold Cadière, de La Susse et Ch. Maybon.

L'étude des inscriptions a fait progresser rapidement les connaissances sur le Champa. Elle a fondé les éléments d'une chronologie, daté des monuments, tracé les cadres de l'histoire, esquissé l'évolution de l'art cham. Toute une famille dynastique a été révélée avec la localisation de deux principautés, celles de Vijaya et d'Amarāvati au Binh-dinh et au Quangnam. L'épigraphie a bénéficié de textes abondants livrés par le cirque de Mi-son et, à un moindre degré, par les monuments bouddhiques de Đông-du'ông. Elle a été illustrée notamment par Louis Finot, Antoine Cabaton, Georges Coedès et Edouard Huber, tandis qu'une synthèse était effectuée par Georges Maspero dans un ouvrage important sur le royaume du Champa.

Dès 1901, H. Parmentier publiait un premier état de ses investigations qui lui permettaient de dégager les caractères généraux de l'architecture chamée et, l'année suivante, il donnait une étude du sanctuaire de Pô Nagar à Nha-trang dont il entreprit une première consolidation. La même année, il effectuait des fouilles à Đông-duong, important monastère bouddhique du IX^e siècle, puis dans la cité sainte de Mi-son, en collaboration avec Charles Carpeaux. Il avait aussi commencé l'inventaire du trésor des rois chamés que devait compléter le P. E. M. Durand, chez les Montagnards Koho du plateau du Lang-bian. Ce missionnaire avait publié en 1903 une note sur le temple de Pô Romé à Phan-rang. Au début de l'année 1906, H. Parmentier reprenait des travaux de restauration à Pô Nagar de Nha-trang qui devaient se poursuivre jusqu'en 1908 et il publiait de nouvelles notes sur ce sanctuaire.

Cependant, l'étude des inscriptions se poursuivait. En 1903, Paul Pelliot avait apporté le concours de la sinologie en faisant connaître quelques textes chinois sur le Panduranga. Ceux-ci complétaient des notes d'épigraphie de L. Finot sur la même principauté que devait

accompagner l'année suivante une étude sur les inscriptions du Quang-nam, de Đông-duong et de Mi-son. Dans le même temps, A. Cabaton s'intéressait à un texte gravé au chevet d'un Vishnou, témoignage de l'expansion du Champa dans l'extrême sud, sur les bords de la Cochinchine. Pour sa part, H. Parmentier donnait une monographie des monuments du cirque de Mi-son, groupe le plus important du Quang-nam avec 68 sanctuaires encore apparents. Dans la même région, on dénombrait 30 édifices dans le groupe de Đông-duong, puis les tours de Phu-hung et de Khuong-my. Après cette province, c'était celle de Binh-dinh qui comprenait le plus grand nombre de temples. Dès cette époque, les plus importants des monuments chams étaient connus et décrits.

En 1908, G. Coedès publiait un premier état de son inventaire des inscriptions du Champa et du Cambodge qui réunissait pour chaque document, d'après la position géographique du lieu d'origine, tous les renseignements concernant sa nature, sa provenance, sa situation, son époque, sa langue, les estampages dont on pouvait disposer, les études dont le texte avait déjà fait l'objet. L. Finot avait analysé les inscriptions de Pô Klaun Garai en 1903 et 1909, et Ed. Huber donnait en 1911 des études d'épigraphie concernant des emplacements divers. Vers la même époque, l'inventaire des sites d'occupation chame et des vestiges laissés par ce peuple s'enrichissait des recherches du P. Cadière, et V. Rougier découvrait à Đông-duong le fameux Bouddha cinghalais en bronze qui est maintenant dans le Musée de Saigon, et le temple de Pô Nagar à Nhatrang livrait un nouveau dépôt.

En 1916, furent achevés la construction et l'aménagement du Musée Cham de Tourane qui devait beaucoup plus tard recevoir le nom d'Henri Parmentier. Il abritait de nombreuses sculptures menacées de disparition ou de destruction. La même année, le P. Henri de Pirey reprenait à Truong-xa des fouilles qu'il avait commencées en 1911. Elles révélèrent la disposition exacte du monument et permirent d'en déterminer approximativement la date. Ce missionnaire fort actif poursuivit ses recherches dans les années suivantes à Da-nghi, puis à My-duc au Quang-binh et Dai-an au Quang-tri. Le Dr Albert Sallet effectuait en 1916 des recherches au Quang-nam, puis en 1924 dans la région de Phan-thiêt.

Dans les années 1925-1926, le P. H. de Pirey entreprit des fouilles à Dai-huu et à Trung-quan, puis en 1927, J. Y. Claeys fut chargé de recherches sur le site de Tra-kiêu, signalé dès 1894 par Charles Lemire qui fut le véritable inventeur de l'art cham. Des traductions de textes chinois par Léonard Arousseau avaient laissé pressentir, en effet, en cet endroit l'emplacement probable de la capitale chame, en tout cas une localité importante dès le III^e siècle avant J. C., puis sous les Han, ensuite du II^e au VIII^e siècle, enfin dans les IX^e et X^e siècles. Au cours de cette recherche de Simhapura, J. Y. Claeys dégagea un beau soubassement mouluré en briques avec de place en place des motifs lancéolés en appliques de base, ainsi que de nombreuses sculptures. Il mit au jour également les fondations d'un monument principal et des vestiges de plusieurs autres édifices. Ces fouilles furent continuées en 1928 et finalement elles fournirent la conviction que le site correspondait à l'emplacement d'une importante cité chame dont les constructions principales composaient un ensemble important.

Les investigations s'étaient étendues en pays montagnard, grâce au P. E. M. Durand on l'a vu et aux renseignements du P. Guerlach concernant l'intéressante tour de Cheo Reo. Le lieutenant Oum et P. Odend'hal avaient visité la tour de Yang Prong au Darlac en 1904 que devait revoir ultérieurement Henri Maître. Dès 1906, divers vestiges avaient été signalés au Kontum et Henri Maspero y porta des recherches en 1919. Avec d'autres concernant le bas-pays, une large partie de cet ensemble d'informations devait trouver place dans l'Inven-

taire d'Henri Parmentier, publié de 1909 à 1919 en deux volumes dont l'un comprenait de nombreux plans et dessins, tandis que l'autre comportait une description attentive des monuments, vestiges et principaux groupes d'édifices, oeuvre de reconnaissance et d'étude que complétèrent les recherches d'autres collaborateurs de l'École dont les plus actifs furent des missionnaires et le Dr Sallet. Ces résultats furent consignés dans des compléments que, dès 1923, H. Parmentier devait ajouter à son Inventaire.

Les travaux de consolidation portèrent surtout sur les temples de Pô Nagar et de Pô Klaun Garai. Des dégagements et étalements furent effectués à Mi-son et Đông-duong. Encore, à Pô Nagar, les travaux ne portèrent-ils d'abord que sur les édifices annexes, en raison des difficultés de restauration des monuments en briques et de la nécessité de mettre au point une technique au préalable sur des constructions secondaires. Il était impossible, en effet, de faire reconstituer les anciennes briques chames et il fallut se contenter de reprises effectuées avec celles que l'on pouvait trier dans les décombres. Ont participé à ces travaux outre H. Parmentier, M. J. Y. Claeys et Louis Bezacier. Dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale, celui-ci s'attacha à canaliser un torrent dévastateur à Mi-son, par un barrage et une dérivation de ses eaux turbulentes. Ces travaux furent efficaces jusqu'à la période d'abandon due à l'insécurité créée par la guerre d'Indochine.

Mais ces événements dramatiques n'interrompirent pas les études chames. Dans un ouvrage publié à Pékin sur le Lin-yi, Rolf Stein s'efforça d'éclaircir, grâce aux données sinologiques, les problèmes qui concernent les origines et l'emplacement du Champa primitif. Il éconça d'importantes conclusions qu'il devint impossible d'aller vérifier sur le terrain, en raison des circonstances. En France, Ph. Stern reprenait l'examen de la chronologie d'H. Parmentier pour l'architecture des monuments chams et définissait un certain nombre de styles, entre autres celui de Binh-dinh qu'avaient mis en évidence en 1934 les fouilles de J. Y. Claeys à Thapmâm, dans l'ancienne citadelle de Cha-ban, au cours desquelles il avait dégagé des décombres avec le concours du P. Escalère, des sculptures intactes qui attestaient l'empreinte d'influences chinoises. Les mêmes apports introduits dans l'art cham devaient être soulignés quelques années plus tard par P. Dupont, pour le style bouddhique de Đông-duong.

Ainsi, le Champa dont on ne savait à peu près rien un peu avant le début du siècle et que Et. Aymonier avait eu le mérite de situer définitivement en Annam, avait fait en un peu plus de cinquante ans des progrès de grande envergure. Toute une civilisation qui avait à peu près sombré dans l'oubli se trouvait reconstituée et ses monuments sauvés des destructions impitoyables auxquelles se livraient les Vietnamiens de la région, avides de matériaux pour leurs constructions. Certes, l'effort de l'École Française d'Extrême-Orient s'était porté par priorité sur le Cambodge et il n'y eut au Champa que des dégagements de monuments et des recherches localisées dans les substructures de ceux-ci. L'évolution de la statuaire était à peine esquissée, mais les grandes dates et les cadres de l'histoire étaient fixés grâce aux recherches épigraphiques, ainsi que les traits généraux de la civilisation, malgré l'absence de grands bas-reliefs comme au Cambodge pouvant ouvrir des aperçus sur l'existence quotidienne des anciens Chams.

L'ARCHÉOLOGIE DU VIET-NAM

Avec le Fou-nan et le Champa, nous avons évoqué les territoires d'expansion du Viêt-Nam où s'étaient développés avant sa marche vers le Sud des royaumes indianisés. Mais le

Tonkin, berceau de la civilisation vietnamienne, entré de bonne heure dans l'orbite de la Chine, justifiait d'importantes recherches qui s'étendirent au Thanh-hoa, dans le Nord-Annam. C'est là que se trouvent, en effet, les vestiges les plus anciens, car les monuments du Centre et du Sud ne peuvent remonter plus haut que les conquêtes vietnamiennes qui s'étendirent du XI^e au XVII^e siècle.

Une première catégorie de travaux, non dans l'ordre chronologique auquel il est difficile là encore de s'attacher en raison de la diversité des recherches, mais du fait de son importance, concerne les vestiges laissés par dix siècles d'occupation chinoise dans les deux deltas du Tonkin et du Thanh-hoa. Les premières découvertes de tombeaux chinois dans la province de Vinh-yên, connus de Gustave Dumoutier dès 1896 et signalés par lui à l'École Française d'Extrême-Orient en 1901, remontent à 1898, date à laquelle le commandant Grossin attira l'attention sur eux. Mais les fouilles ne commencèrent pas immédiatement. C'est seulement en 1907 qu'Henri Parmentier fit connaître le résultat de ses excavations dans les provinces de Quang-yên, de Hai-duong et de Bac-ninh. Celles-ci révélaient des caveaux voûtés construits en briques décorées sur chant de motifs géométriques. Ils contenaient des poteries et un important mobilier funéraire. Ces tombes furent reconnues pour être d'époque Han et leur plan à chambres multiples fut soigneusement relevé. En 1917, un autre sépulcre fut découvert sur la colline de Nghi-vê à Bac-ninh et, l'année suivante, H. Parmentier lui consacrait une monographie. C'était une belle construction de douze chambres disposées selon un plan nouveau.

Dès lors, il ne se passa guère d'année sans quelque découverte. En 1924, trois nouveaux tombeaux sont encore fouillés à Nghi-vê et, en 1933, des tombeaux Han sont dégagés à Lac-y, au sud de Vinh-yên. L'art funéraire auquel se rapportaient ces sépultures livrait de nombreuses indications sur la vie matérielle dans les provinces de la Chine extérieure, principalement à l'époque des Han. Au Thanh-hoa, comme au Tonkin, des découvertes fortuites effectuées par des cultivateurs au cours de travaux agricoles avaient pour effet la dispersion du mobilier des caveaux qui étaient eux-mêmes démolis pour la récupération des matériaux. Ces pillages incitèrent l'École à confier à Louis Pajot qui résidait au Thanh-hoa le soin de contrôler ces trouvailles de hasard et de recueillir les objets retrouvés. Il acquit ainsi un grand nombre de bronzes et de poteries qui entrèrent au Musée de l'institution à Hanoï.

Cependant, dans les derniers jours de l'année 1934 arriva au Tonkin, M. Olov R. T. Janse qui avait reçu une mission de l'administration des Musées Nationaux à Paris, à laquelle d'ailleurs devaient participer le Yenching Institute de l'Université Harvard et les Musées Royaux de Belgique. Elle avait pour objet l'étude des sépultures chinoises du Tonkin et du Nord-Annam. L'École qui prit en charge la mission lui confia le soin d'explorer différentes tombes d'abord dans la province de Bac-ninh avec l'assistance d'un de ses agents, Nguyễn-xuân-Dông. Ces recherches se poursuivirent au Thanh-hoa sur le site de Đông-son, en bordure du Sông Ma, ainsi que sur celui de Lach-truong où elles permirent de dégager des sépultures Han, T'ang et Song avec des mobiliers funéraires intacts. Elles portèrent sur 5 sépultures à Bac-ninh et environ 25 dans le Thanh-hoa. En 1936 et en 1937, elles donnèrent lieu à de nouvelles campagnes. Vingt tombes furent encore ouvertes et livrèrent de nombreuses céramiques, des terres cuites donnant des modèles d'habitations en réduction, des objets en bronze, des miroirs, des sapèques etc. Les restes d'une construction sur pilotis furent même dégagés à Dong-son.

Ces recherches furent importantes non seulement par le grand nombre d'objets découverts, par les aspects de la civilisation d'une période que l'on prit l'habitude d'appeler dongsonienne,

par les aperçus offerts sur l'histoire de ces contrées, mais aussi par les méthodes utilisées. C'était la première fois en Indochine que l'on pratiquait des fouilles méthodiques autres que le dégagement de monuments, poursuivi avec soin, certes, mais sans l'application minutieuse que requiert la présence de menus objets dont le groupement dans le sol est particulièrement révélateur quand il s'agit de sépultures. Elles permirent aussi de distinguer deux sortes d'inhumations, les unes propres au delta tonkinois, effectuées dans des caveaux, les autres dans des fosses au Thanhhoa, où le mort était enseveli. Les premières semblent avoir été destinées à des fonctionnaires chinois et ne contiennent, fait troublant, aucuns restes d'ossements ou de cendres, les secondes ont été probablement celles de chefs indigènes exerçant les responsabilités de l'administration pour le compte des Chinois, maîtres du pays, auxquels ils s'étaient ralliés. Dans les deux cas, de nombreux objets la plupart chinois accompagnaient le mort dans sa tombe, mais au Thanh-hoa avaient été également ensevelis avec lui des outils en pierre polie avec des restes d'instruments en fer, associés à des bronzes, groupements qui pouvaient indiquer des tombes plus anciennes.

A propos de cette civilisation implantée dans le Nord de l'Indochine quelques siècles avant le début de notre ère et au commencement de celle-ci, avait été ranimée l'attention que l'on portait aux tambours métalliques. Dès 1902, le conseiller autrichien Franz Heger qui s'intéressait à la question depuis 1888, leur avait consacré un important ouvrage décrivant 165 tambours et énonçant à leur sujet une classification typologique en quatre variétés, demeurée en usage de nos jours. En 1918, H. Parmentier dans un article sur ces instruments avait porté à 188 le nombre des tambours recensés et tenta une analyse de leur décoration. Il compléta cet inventaire en 1932. Peu à peu se constitua par de nouvelles découvertes l'importante collection du Musée L. Finot à Hanoi qui, avec un grand nombre d'objets en bronze, fournit à Victor Goloubew en 1929 les éléments d'un important article sur l'âge du bronze au Tonkin et dans le Nord-Annam. Reprenant une idée d'Henri Hubert, il établissait des relations entre les scènes figurées sur les parois et les plateaux des tambours avec des traditions propres à Bornéo, à Sumatra et aux pays montagnards de l'Indochine centrale. A l'aide de sapèques recueillies dans les sépultures qui contenaient certains de ces instruments, il fixait dans les débuts de l'ère chrétienne, l'âge des plus anciens tambours métalliques.

Cette chronologie donna lieu à des discussions. Le préhistorien hollandais P. V. Van Stein Callenfels proposa en 1937 la date de 600 avant J. C. pour l'apparition des premiers tambours. En Suède, en 1942, Bernhard Karlgren les datait des IV^e-III^e siècles avant notre ère. En divers pays, d'autres savants s'intéressaient à la question, tels Olov Janse, N. Matsumoto, Robert Heine-Geldern. Mais ces tambours et les nombreux témoignages de l'art du bronze dans le Nord de l'Indochine et les pays circumvoisins ont suscité de multiples problèmes qui ne sont pas encore tous résolus. L'un des plus intéressants concerne la population probablement indonésienne ayant reçu une empreinte chinoise qui les a conçus et fabriqués et à quels usages celle-ci les destinait.

Certaines pièces découvertes dans les tombeaux chinois semblent appartenir à des civilisations extérieures au Nord du Viêt-Nam et au Thanh-hoa. Ainsi en est-il de l'admirable statuette de "l'homme agenouillé" découverte en 1935 par O. Janse dans une sépulture de Lach-truong. Elle fait partie d'un lampadaire dont les branches sont associées au personnage et à de menus sujets. Telle qu'elle se présente après restauration, la pièce ne paraît pas chinoise. L'attitude du personnage est celle des Ong Phong dans lesquels on a vu des représentations de prisonniers chams. Le geste qu'il effectue est celui de l'offrande, mais son visage aux grands yeux grecs évoque aussi quelque Occidental, peut-être un de ces navigateurs

méditerranéens venus jusqu'en Indochine dans les premiers siècles de notre ère, et les fouilles de Dông-son ont pu ainsi se relier aux nôtres dans le delta du Mékong qui ont révélé des apports d'objets d'origine romaine ou hellénistique à l'époque de Fou-nan. De cette manière, les découvertes de M. Janse, par toutes les questions qu'elles suscitent ont-elles fortement fait avancer l'archéologie du secteur sino-vietnamien de l'Indochine.

A la veille de la guerre ces recherches étaient activement poursuivies. En 1936, L. Bezacier pratiquait des fouilles dans plusieurs tombeaux chinois des Han et des Six Dynasties. Revenu d'Amérique en 1939, O. Janse reprenait les siennes au Thanh-hoa et il amorçait d'intéressantes recherches dans le Sud-Annam, découvrant près de Phang-rang des jarres en terre cuite qui avaient pu servir à l'ensevelissement des morts. En 1940, V. Goloubew décrivait le beau tambour métallique de Hoang-ha, donnant une analyse intéressante de sa décoration.

Entre temps, d'autres aspects de la civilisation proprement vietnamienne, bien que marqués encore d'influences chinoises, ont été mis en lumière, grâce aux terres cuites dites de Dai-La, site qui correspond approximativement à celui de la ville de Hanoï. Cette cité fondée au VIII^e siècle fut reconstruite en 866-867 par le général chinois Kao P'ien qui repoussa les envahisseurs Nan-tchao. De nombreux fragments vernissés ou non ont pu être rapportés à une période allant du VII^e au XI^e siècle. Un grand nombre de ces pièces ont été recueillies dès 1901 par Louis Babonneau, chargé de travaux municipaux dans la ville de Hanoï. Ils furent remis par lui au Musée de l'École Française qui n'a cessé depuis de s'enrichir dans ce domaine. Beaucoup de ces objets proviennent d'un des faubourgs de Hanoï où le terrain très bouleversé ne permettait pas des fouilles offrant des garanties dans leurs résultats.

Néanmoins, des recherches souterraines furent entreprises par L. Bezacier à la pagode dite Chùa Coi, dans la province de Vinh-yên, et celle de Phât-tich dans la province de Bac-ninh. Au premier endroit furent découvertes de nombreuses pièces en terre cuite de l'art de Dai-La et des têtes de faibles dimensions en terre séchée et peinte évoquant des pièces de même aspect en Asie Centrale. Au second point, L. Bezacier fit une importante découverte portant sur des sculptures en grès qui témoignent d'autres influences s'ajoutant à celles de la Chine. Ainsi en est-il d'une représentation de *kinnari*, oiseau musicien à tête humaine, qui fait penser à un modèle indien ou peut-être encore au Champa. Un progrès important était ainsi accompli, car ces sculptures de haute qualité montrent que l'art vietnamien des IX^e-Xe siècles a fortement bénéficié d'apports étrangers venus de directions diverses et non plus seulement de la Chine.

A Phât-tich, il est vraisemblable que l'on avait affaire au soubassement d'un *stūpa* dont la tour de Binh-son connue seulement en 1933 peut donner une idée. Ce monument situé près de la Rivière Claire, dans la province de Vinh-yên, et qui est probablement des XI^e-XII^e siècles, se développe en effet en hauteur, comme de nombreux édifices bouddhiques qui sont des reliquaires. Il s'élève à 15 mètres et possède 11 étages rappelant la célèbre Tour de Porcelaine à Nankin. Il offre l'intérêt de témoigner de l'importance du Bouddhisme au Tonkin à l'époque considérée, mais aussi d'indiquer l'emplacement et la fonction dans l'édifice de nombreux débris mutilés en terre cuite découverts en divers lieux et que l'on rapporte indistinctement à l'art de Dai-la. L. Bezacier entreprit également des travaux de dégagement et des relevés de plans au tombeau de Lê-Loi, fondateur de la dynastie des Lê, monument du XV^e siècle. Il publia par la suite un manuel de l'art vietnamien, synthèse de nombreux travaux. Enfin, il faut signaler la dernière en date des monographies de monuments, celle qui fut consacrée au Van-Miêu, Temple de la Littérature de Hanoï, par Trân-ham-Tân, en 1951.

Les travaux de recherches furent généralement accompagnés d'un effort de restauration. Ainsi en fut-il de la tour de Binh-son en 1937. Mais ces activités étaient coordonnées au sein d'un service archéologique crée par l'École Française et chargé davantage de contrôler des travaux entrepris par les notables de village ou les conseils de pagodes, plutôt que d'en accomplir l'exécution directe. Une besogne préliminaire consista à recenser les pagodes les plus intéressantes et à les classer comme monuments historiques. Dans cette tâche, la Commission des Antiquités du Tonkin créée en 1901 joua un rôle considérable. Grâce à ses initiatives, de nombreux monuments de Hanoï et des environs, comme le Temple de la Littérature dédié à Confucius, le Temple dit du Grand Bouddha, la Pagode du Pinceau, celle du Pilier Unique, etc. purent être placées sous la protection de l'Administration et celle du service archéologique. En 1951, quand le soin d'assurer les charges d'entretien fut transféré au gouvernement national, le nombre des monuments classés de caractère vietnamien s'élevait à 188.

Cette tâche comporta d'abord l'établissement de relevés de plans pour l'étude de l'architecture traditionnelle au Viêt-Nam. Jean de Mecquenem et Georges Demasur s'attachèrent aux deux principaux tombeaux impériaux de Hué, Charles Batteur et ses élèves en 1913 au très beau temple de Dinh-bang. Cet architecte conduisit de 1917 à 1920 la restauration du grand Temple de la Littérature à Hanoï, puis en 1925, celle de la Pagode du Pilier Unique. D'autres travaux accompagnés de fouilles furent effectués par L. Bezacier, dans les années qui précédèrent la seconde guerre mondiale. Nous ne citerons ici que ceux de Chua Kèo, dans la province de Thai-binh et de Chûa Coi, dans la province de Vinh-yên. Dans le premier cas des travaux furent effectués en sous-oeuvre, dans le second des colonnes de bois furent garnies à l'intérieur rongé par les termites de poteaux de ciment. Ces résultats ne furent obtenus que par la mise au point d'une technique consistant à démonter en les numérotant toutes les pièces de charpente, puis à remonter l'ensemble, après avoir remplacé les éléments vermoulus. Le remplacement des colonnes en bois anciens et précieux était trop coûteux et il suffisait de couler du béton à l'intérieur pour les soutenir. Le procédé fut employé aussi dans un des édifices du Palais Impérial à Hué, en 1943.

En 1941, furent découvertes des peintures murales bouddhiques dans une grotte du massif du Tam-dao au Tonkin. Ce sont les seuls exemples de cet art de la fresque qui soient connus au Viêt-Nam. Simultanément avec ces travaux de recherches, de consolidation, de restauration ou de fouilles, s'effectuait une collecte d'estampages pour des travaux épigraphiques. En 1921, l'École en avait relevé environ 11,000 et en 1945, elle en possédait plus de 20,000, ainsi que de nombreux plans de monuments. Parmi ceux-ci, beaucoup ont été perdus du fait des événements de 1945-1946, mais L. Bezacier qui a beaucoup contribué à en établir a pu en publier une partie. Certains édifices classés, comme par exemple celui de Dinh Bang, ont été détruits pendant la guerre d'Indochine. Celle-ci suspendit tous les travaux et toutes les recherches archéologiques, en raison de l'insécurité générale. Elle arrêta également l'activité de l'Association des Amis du Vieux Hué qui avait contribué largement aux études d'archéologie vietnamienne par des monographies de temples, de citadelles ou de tombeaux.

L'ARCHÉOLOGIE DU LAOS ET DU SIAM

Dans cette revue des travaux archéologiques en Indochine, nous laisserons de côté la Birmanie et la péninsule malaise, territoires qui entrent dans l'aire d'attraction de civilisa-

tions périphériques, mais nous ne pouvons nous abstenir d'évoquer les recherches accomplies sur le versant occidental du massif annamitique où se sont conjuguées des influences mônes, khmères et thaïes. Et. Aymonier s'était intéressé à ces régions comme anciennes dépendances du Cambodge, mais il avait pris peu d'estampages des inscriptions thaïs et celles-ci n'avaient pas été déchiffrées. L'Allemand Bastian dont le nom est lié aussi aux premières recherches sur Angkor avait traduit en 1865, l'inscription de Râma Kanhèng reprise par C. Bradley en 1909, mais c'est à la Mission Pavie que revint le mérite d'un premier recensement des documents épigraphiques du Siam et du Laos. Son chef estampa à Bangkok, Xieng Rai, Xieng Mai, Lampun, Luang Prabang, 31 inscriptions en pâli, khmèr et thaï, transcrites et traduites par le P. Schmitt. Cette collecte fut complétée par celle de Lucien Fournereau qui avait recueilli des *fac-simile* de 16 inscriptions en 1891-1892. Par la suite, L. Finot, A. Barth, G. Coedès participèrent à des degrés divers à l'étude des textes épigraphiques du Siam et du Laos.

Les reconnaissances archéologiques en pays laotien furent inaugurées par L. Finot et L. de Lajonquière dès 1901, au cours de leur voyage circulaire en Indochine. Le second publia la même année une notice intéressante sur les pagodes de Vientiane. Auparavant, on ne disposait guère que d'informations recueillies par la mission d'exploration du Mékong de Doudart de Lagrée et Francis Garnier. En 1903, Georges Maspero publiait une note sur la ville morte de Sây-fong au sud de Vientiane et L. Finot étudiait l'inscription sanskrite de ce lieu qui fut la première stèle connue de la série dite des hôpitaux. La même année, Aug. Barth donnait une étude de l'inscription sanskrite de Phon Lokhon au Laos. En 1904, le soin d'établir un inventaire précis des richesses archéologiques de ce pays fut confié à Prosper Odend'hal dont la mission se termina tragiquement à peine commencée. Ce fut seulement en 1911 qu'H. Parmentier entreprit de parcourir le pays pour des enquêtes méthodiques avec relevés de plans et photographies, dont les résultats réunis en deux volumes n'ont pu être publiés qu'en 1954, plusieurs années après sa mort. L'art laotien apparut alors différent de l'art siamois, avec un type de bâtiment dont le corps s'élargit de bas en haut, pourvu de vastes toitures superposées qui ne rappellent qu'en partie celles des pagodes modernes du Cambodge. Les caractères d'autres constructions annexes furent mis en lumière, ainsi que ceux des *that*, types de reliquaire d'aspects très variés.

La conservation et la restauration de ces frères monuments posa de nombreux problèmes énoncés dès 1912. Le délabrement de certains d'entre eux était tel qu'il fallait renoncer à des consolidations efficaces. La fragilité de ces constructions légères aux charpentes souvent vermoulues, avec des parois recouvertes d'enduits de chaux qui s'étaient détachés, rendait aléatoire des travaux de réfection dont ne pouvait plus se charger aucune main d'œuvre qualifiée, les métiers d'art ayant disparu. Un certain nombre d'édifices furent classés. Pour d'autres, les réparations furent l'œuvre de Léon Fombertaux qui entreprit la restauration du Vat Sisaket, puis du That Luong à Vientiane. Le second de ces monuments qui est un *stûpa* avait été dénaturé dans l'aspect de sa flèche. Celle-ci fut rétablie dans son aspect original et des fouilles à l'intérieur de l'édifice en 1934 révélèrent un monument primitif. Pour sa part, Ch. Batteur travailla au Vat Sisaket en 1922-1923 et refit dans sa forme ancienne le *that* du sommet du Phou Si à Luang Prabang, véritable protecteur du royaume, tandis qu'à Vientiane, S. A. Souvanna Phouma, alors ingénieur des Travaux Publics, se chargeait de 1937 à 1939, sous le contrôle de l'École Française d'Extrême-Orient, de la restauration du Vat Prah Kèò, monument peu caractéristique mais l'un des plus connus.

Au Siam, on ne disposait guère au début du siècle que de l'ouvrage de L. Fournereau sur

le Siam ancien, donnant des plans et des photographies de quelques pagodes et monuments. Au cours de deux missions dont l'une devint une entreprise franco-siamoise, Lunet de Lajonquière effectua l'exploration archéologique du pays dont l'Inventaire fut publié en deux importants articles en 1909 et 1912. Ce bilan fut complété en 1920 par le commandant danois Erik Seidenfaden qui ajouta à cet ensemble 26 nouveaux sanctuaires, 4 sites urbains, 7 inscriptions et de nombreuses informations. M. G. Coedès qui accomplit une partie de sa carrière au Siam, contribua fortement au progrès des connaissances archéologiques et historiques. En 1917, il publia des documents sur la dynastie de Sukhodaya et fit connaître parmi eux une inscription khmère, puis en 1924 donna une étude sur l'épigraphie du temple de Phimai et de nouvelles inscriptions à Chantaboun, accompagnée l'année suivante de documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental qui comprend l'examen d'inscriptions mônes. Le recueil des inscriptions du Siam fut publié à Bangkok par G. Coedès en 1924, tandis que R. Halliday en collaboration avec O. Blagden faisait connaître les inscriptions mônes. Enfin, à la suite d'une mission qui lui avait été confiée en 1929, J. Y. Claeys fit paraître en 1931 une étude des monuments intitulée *L'Archéologie du Siam*.

En 1936-1937, P. Dupont fut envoyé en pays siamois pour des missions archéologiques, en vue d'études sur la chronologie du royaume de Dvâravatî extrêmement flottante et sur l'art ainsi désigné. Il fit des recherches à Bangkok et Nakhon Pathom, puis à Koh Wat à environ 20 kilomètres au sud de Prachinburi, site des VII^e-VIII^e siècles. Ces recherches accompagnées d'études sur la statuaire furent reprises en 1939-1940, en vertu d'une convention archéologique franco-siamoise du 25 décembre 1937 qui réservait à l'École Française d'Extrême-Orient la possibilité de fouilles pendant cinq ans. Une campagne fut effectuée sur le site de Nakhon Pathom dont les résultats remarquables ont trouvé place dans un ouvrage posthume de P. Dupont publié en 1959. Pendant ses séjours au Siam, celui-ci avait étendu ses recherches à l'art de la partie siamoise de la péninsule malaise et il publia en 1942 un article important sur la statuaire de cette contrée.

Pour sa part, le Service Archéologique du Siam, créé le 17 janvier 1924, avait contribué aux recherches archéologiques par des travaux de dégagement et de consolidation, notamment à Ayuthia et à Lopburi. Il avait effectué des fouilles à Pong Tük, dans la Province de Ratburi, d'où G. Coedès avait ramené une lampe alexandrine en bronze ornée d'un visage de Silène. Il avait participé à la création des musées provinciaux et tenu un rôle dans l'enrichissement des importantes collections du Musée National de Bangkok, inauguré le 14 novembre 1926. Une loi votée en 1935 lui avait fourni des moyens d'action pour le classement et la protection des monuments historiques. Dans son action, il avait été puissamment aidé par S.A.R. le prince Damrong Rajanubhab, homme d'état et savant.

LES RECHERCHES PRÉHISTORIQUES

Il est difficile de délimiter les cadres de la préhistoire en Indochine. Le terme ne recouvre ni les mêmes périodes, ni les mêmes données qu'en Occident. Les similitudes et coïncidences ne paraissent pas convenir à une chronologie aussi reculée et il faut tenir compte aussi du fait que les recherches systématiques sont de date récente. Elles ont commencé cependant dès les premiers temps de la présence française dans la péninsule. Des découvertes fortuites en Cochinchine n'ont laissé d'abord que des souvenirs confus et ont été signalées sans souci de méthode. Ce fut dans les débuts l'âge des collectes en surface ou dans des carrières qui trouvèrent place dans des musées, sans y apporter de renseignements précis.

Pourtant, de bonne heure, le site de Samrong Sen au Cambodge avait attiré l'attention. Le précurseur des recherches préhistoriques dans le Sud fut un médecin de marine, le Dr Corre. Les résultats de ses premières investigations trouvèrent place dans une publication qui paraissait alors à Saïgon sous le nom d'*Excursions et Reconnaissances*. En 1904, l'un des volumes de la *Mission Pavie* faisait le bilan des connaissances dont les artisans avaient été l'officier de marine Moura, le Dr Corre, l'ingénieur Fuchs, le Dr Holbé, Massie, Lefèvre-Pontalis, etc., et qui s'étaient poursuivies de la Cochinchine à Luang Prabang, en passant par les plateaux montagnards de l'Indochine centrale.

Les premières prospections vraiment méthodiques furent dues à Henri Mansuy. Ce savant dont les travaux dominent une partie de la préhistoire de l'Indochine, publia en 1902 une étude sur la station de Samrong Sen dans laquelle il reconnut un énorme *kjökkemödding*. Cette monographie qu'il compléta en 1920 inaugure l'entrée dans ce genre de recherches du Service Géologique de l'Indochine, véritable pépinière de préhistoriens dont l'oeuvre a été remarquable. C'est à ce service qu'appartinrent Madeleine Colani, Etienne Patte, J. Fromaget, Edmond Saurin, pour ne citer que les principaux, qui ont attaché leur nom au progrès des connaissances dans le domaine de la préhistoire. Ont aussi participé à ces recherches, les P. P. Henri et Max de Pirey, dans les environs de Đông-hôi, au Quang-binh en Annam, où le dépôt de coquilles de Tam-toa fut découvert par eux, ainsi que des collaborateurs occasionnels, comme par exemple le commandant Grossin.

Dès 1902, cet officier avait signalé la station de l'île de la Tortue sur le fleuve Đông-nai en Cochinchine et y avait pratiqué des fouilles sommaires. Un autre officier, le capitaine Barthère, en fit connaître les collections. Ils signalaient deux types d'instruments en pierre polie, les uns munis d'un tenon, les autres sans tenon, tous d'un type analogue à celui des outils qu'avait livré le site de Samrong Sen. C'étaient des témoins du Néolithique supérieur indochinois qui touchait à l'âge du bronze. Pendant longtemps, il fut admis qu'il n'y avait pas en Indochine de traces du Paléolithique. C'est à cette conclusion qu'aboutissait H. Mansuy en 1920, dans un mémoire concernant différentes stations de Luang Prabang, de Samrong Sen, des environs de Lang-son et de Tuyen-quang, ainsi que du massif calcaire de Bac-son, dans le Tonkin oriental. Certaines conclusions se trouvèrent dégagées, celle de l'abondance de la hache à tenon en Indochine, par ailleurs connue au Bengale, dans la Chine du Sud, en Birmanie et dans la Péninsule malaise, celle aussi de la rareté des scies, grattoirs, couteaux, pointes de flèches, si nombreux dans le Néolithique de l'Asie occidentale et de l'Europe, la même remarque s'appliquant aux objets de corne et d'os.

Cependant, dans les grottes de Minh-cam au Quang-binh, de Pho-binh-gia et de Dong-thuoc, dans le massif de Bac-son, apparaissait selon les couches de terrain, une succession d'industries, les unes grossières, les autres plus perfectionnées. Mais ce matériel n'était pas exempt de mélanges de techniques. Par son caractère mixte, il correspondait sans doute à une étape de transition entre le Paléolithique et le Néolithique. Une évolution se dessinait même dans ce second état. Certains ossements humains apportaient en même temps quelques renseignements sur l'homme qui avait laissé ses fabrications d'outils en pierre polie. En 1909, Le Dr Verneau avait étudié trois crânes humains provenant du gisement de Pho-binh-gia découvert en 1906 et où Mansuy devait effectuer de nouvelles explorations en 1923. C'étaient des dolichocéphales et la même remarque s'appliquait aux restes osseux trouvés dans la caverne de Đông-thuoc. Ces découvertes montraient chez l'homme de ces époques des caractères les uns indonésiens, d'autres mélanésiens. De la grotte de Minh-cam, le capitaine Patte avait rapporté un crâne d'enfant paraissant de type négrito. C'était l'indication

d'une certaine complexité de peuplement au Néolithique inférieur ayant précédé la venue des races mongoliques.

Bientôt, Madeleine Colani allait prendre une très grande part à ces recherches qui avaient abouti à dégager un aspect du Néolithique inférieur appelé le *bacsonien*. Dans la caverne de Lang-cuom, elle découvrit 13 crânes. Ils confirmaient le caractère composite du peuplement aux époques anciennes. Puis, elle effectua des recherches dans la province de Hoà-binh et découvrit un nouvel aspect de la culture préhistorique qu'elle appela le *hoabinien*. Elle reçut une mission de l'École Française d'Extrême-Orient en 1929-1930, au cours de laquelle elle reconnut un grand nombre de nouvelles stations, dans des cavernes, abris sous roche et *kjökkenmöddinger*. Elle parcourut ainsi les provinces du Tonkin méridional et de l'Annam septentrional. Cette infatigable chercheuse, accompagnée de sa soeur, fit considérablement avancer les connaissances et mit en évidence une culture paléomésolithique ou bacsonio-hoabinienne dont l'outil caractéristique est le proto-néolithé, instrument poli au tranchant seulement.

Plus, au sud, en Annam, le capitaine Patte fouilla en 1923-1924 le *kjökkenmödding* néolithique de Tam-toa, près de Đông-hoi. Dans cette butte de sable, gisement qui lui parut antérieur à Samrong Sen, il dégagait de nombreuses coquilles, des haches à tenon, des percuteurs, des meules, des polissoirs et de nombreux débris céramiques dont certains sont des témoins d'une poterie peinte très rudimentaire. Dans le même temps, H. Parmentier fouillait dans une dune, le dépôt de jarres probablement funéraires de Sa-Huynh et, en 1934, Madeleine Colani explora des nécropoles voisines de cet endroit. En Annam encore, dans le Quang-tri, elle entreprit en 1936-1937 des recherches dans le Gio-linh qui lui permirent de déceler de nombreux ouvrages en maçonneries sèches, bassins et aménagements hydrauliques édifiés par d'énigmatiques constructeurs. En 1932, avait eu lieu à Hanoi, le Congrès des Préhistoriens de l'Extrême-Orient au cours duquel de nombreux savants avaient pu confronter leurs vues sur les âges reculés des pays de l'Asie orientale. L'un d'eux, P. V. van Stein Callenfels, venu des Indes néerlandaises, s'intéressa au dépôt de coquilles de Da-but en Annam et fit une démonstration de fouilles stratigraphiques en 1933. A la veille de la guerre enfin, en 1938, le Suédois Gunnar Andersson effectua conjointement avec Madeleine Colani des recherches préhistoriques en baie d'Along.

En Cochinchine, s'était produite en 1927, une découverte importante, celle du caveau mégalithique de Xuân-Loc où des fouilles peu méthodiques furent effectuées par Jean Bouchot et pour lequel H. Parmentier proposa la même année une restitution des superstructures. C'était, pour la première fois, l'attestation d'une sépulture en grandes dalles de l'âge de bronze rappelant à certains égards les *slab-graves* de Malaisie. Vers 1931 et dans les années qui suivirent, d'autres découvertes se rapportant à une culture apparentée furent le résultat de nombreuses explorations de Madeleine Colani au Cammon et au Tranninh où furent étudiés les champs de jarres monolithes laissés par de mystérieuses populations. Elles fournirent les éléments d'un ouvrage capital en 1935, sur les *Mégalithes du Haut-Laos*. Dans la haute vallée du Mékong, Paul Lévy découvrit en 1938, un gisement préhistorique très étendu dans les environs immédiats de Luang Prabang et, en 1943, il publia le résultat de fouilles importantes accomplies à Mlu Prei au Cambodge.

A partir de 1945, des événements de guerre firent abandonner les travaux sur le terrain et ils n'ont pas été repris depuis. Ces investigations conduites d'une manière sporadique, sauf dans certaines zones, ont intéressé surtout le Nord de l'Indochine, les massifs calcaires du Tonkin et les Hauts Plateaux du Laos. Elles ont donné lieu à d'intéressantes études crânio-

métriques et à la connaissance d'une civilisation de pêcheurs ayant laissé des dépôts de coquilles sur le littoral de l'Annam. La culture mégalithique de Cochinchine a laissé des traces à Oc-èo, mais celles-ci sont seulement pressenties. Le Cambodge où ont débuté les premières recherches a été réintégré très tard dans ce programme d'investigations, et les connaissances demeurent lacunaires, malgré l'importance des résultats acquis.

Dans cet aperçu fort abrégé de l'histoire des recherches archéologiques en Indochine, on s'est attaché aux grandes directions des efforts entrepris, sans s'appesantir sur les initiatives de détail qui reviennent à plusieurs reprises sur les mêmes lieux, parfois avec des personnages différents. Les faits saillants sont ceux qui marquent les grandes étapes du progrès des connaissances. Mais, presque partout depuis le début du siècle, les mêmes phases apparaissent dans le développement des investigations, soulignées par un effort initial d'exploration et de recensement des monuments, approfondi dans la suite par le dénombrement de moindres vestiges. Ces inventaires s'accompagnèrent de monographies résultant le plus souvent de travaux de dégagement, puis de synthèses élaborées dans de grands ouvrages fondamentaux. La plupart des grands problèmes qui se posaient dans les premiers temps ont trouvé des éclaircissements, sinon toujours des solutions. La chronologie est presque partout établie dans ses grandes lignes, grâce aux importants résultats des déchiffrements épigraphiques qui ont fourni lescadres de la connaissance. Les études ont porté principalement sur l'architecture, ce qui se comprend dans une étape préliminaire de dégagement des ruines dont la structure apparaît clairement quand les édifices ont été délivrés de leurs décombres.

Parmi les archéologues, nombreux ont été les architectes et il faut s'en féliciter, car sans eux beaucoup d'aspects significatifs des conceptions du plan, des remaniements ou des anomalies de construction eussent été négligés. Ils n'ont appliqué que secondairement leur attention à l'analyse décorative, ce qui fut le rôle des historiens de l'art qui servirent puissamment, grâce à des études stylistiques, les progrès de la chronologie, notamment dans l'évolution de la statuaire. Dans leur plus grand nombre, les chercheurs ont été de nationalité française, ce qui résulte des circonstances politiques ayant affecté l'histoire de la péninsule indochinoise, mais à des degrés divers, les études bénéficièrent de la part que prirent des savants d'autres pays, allemands, anglais, danois, suédois, hollandais, siamois, américains même comme Palmer Briggs à qui l'on doit une synthèse importante de l'histoire du Cambodge.

Outre les travaux de consolidation et de restauration qui ont beaucoup contribué à la connaissance des édifices, les entreprises archéologiques ont consisté principalement en efforts de dégagement. On ne pourrait s'en étonner que si l'on prenait délibérément le parti d'ignorer l'état de délabrement ou étaient de nombreux monuments enfouis dans la forêt ou sous des ébouillets et qu'il s'agissait d'abord de sauver de la destruction et de l'abandon, afin de pouvoir en amorcer l'étude. Il fallait parer au plus pressé, dans une tâche qui prenait des proportions immenses. C'est pourquoi les recherches stratigraphiques purement souterraines n'intervinrent que beaucoup plus tard, accompagnées de recherches en laboratoire. Quelques initiatives les ont inaugurées, celles de Madeleine Colani, d'Olov Janse, de P. V. van Stein Callenfels pour le Nord-Annam, la nôtre à Oc-èo. Mais, dans ce domaine, l'histoire de l'archéologie indochinoise s'est révélée déficiente et remplie de lacunes. Il serait bien surprenant qu'en quelques décades et alors que les méthodes ont mis du temps à se perfectionner l'effort des savants ait pu répondre simultanément à tout. Dans la perspective du passé, chaque innovation prend sa place à son heure, dans une évolution continue qui, d'une généra-

tion à l'autre, parvient laborieusement, mais d'un élan efficace, à promouvoir l'essor de la science.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Il ne peut être question de reproduire ici les titres de tous les articles consacrés à des questions d'archéologie indochinoise. On les trouvera principalement rassemblés dans le *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, publié à Hanoi, puis à Paris depuis 1901, dans le *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, Paris, 1908 à 1923, la revue *Arts et Archéologie khmers*, Paris, 1921-1926 (2 vol.), le *Bulletin des Amis du Vieux-Hué*, Hanoi, 1914-1944, etc. On y trouvera des études d'épigraphie, des monographies de monuments et des articles généraux. Nous nous bornerons ici à citer les ouvrages ou études de synthèse, accompagnés d'ailleurs généralement de bibliographies auxquelles on pourra utilement se reporter.

AYMONIER, ETIENNE

1900, 1901, 1903 *Le Cambodge*. 3 vols. Paris.

BARTH, AUG.

1885 *Inscriptions sanscrites du Cambodge*. Notices et extraits des mss. de la B.N., t. XXVII, le partie, fasc. 1. Paris.

BERGAIGNE, ABEL

1893 *Inscriptions sanscrites de Campa et du Cambodge*. Notices et extraits des mss. de la B.N., t. XXVII, le partie, fasc. 2. Paris.

BEZACIER, LOUIS

1955 *L'art vietnamien*. Paris.

1959 *Relevé des monuments anciens du Nord-Viêt-Nam*. Paris.

1959 L'archéologie au Viêt-Nam d'après les travaux de l'École Française d'Extrême-Orient. *France-Asie* (Oct., Nov.), pp. 149, 150. (avec bibliogr.).

BOISSELIER, JEAN

1955 *La statuaire khmère et son évolution*. 2 vols. Paris.

COEDÈS, GEORGE

1909 Bibliographie raisonnée des travaux relatifs à l'archéologie du Cambodge et du Champa. *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, pp. 9-51.

1911 Les bas-reliefs d'Ankor Vat. *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, pp. 170-220.

1928 La date du Bayon. *BEFEO* 28.

1937-1954 *Inscriptions du Cambodge*. 6 vols. Hanoi: 1937, 1942; Paris: 1951, 1952, 1953, 1954.

COLANI, MADELEINE

1935 *Les Mégalithes du Haut-Laos*. 2 vols. Paris.

CORAL-REMUSAT, GILBERTE DE

1940 *L'art khmère. Les grandes étapes de son évolution*. Paris.

DELAPORTE, LOUIS

1880 *Voyage au Cambodge. L'architecture khmère*. Paris.

DOUDART DE LAGRÉE

1883 *Explorations et missions*, publié par A. B. de Villemereuil, Paris.

DUPONT, PIERRE

1955 *La statuaire préangkorienne*. Ascona.

1959 *L'archéologie mène de Dvâravati*. 2 vols. Paris.

FINOT, LOUIS

1915 L'épigraphie indochinoise. *BEFEO* 15: 113-210.

1921 L'École Française d'Extrême-Orient depuis son origine jusqu'en 1920. *BEFEO* 21, fasc. 1.

1925 Lokeçvara en Indochine, in *Études Asiatiques*, publiées à l'occasion du 25^e anniversaire de l'École Française d'Extrême-Orient, Paris, 1925, 1: 227-256.

FINOT, L., H. PARMENTIER ET V. GOLOUBEV

1926 Le temple d'Icvarapura (Bantay Srei, Cambodge). In *Mém. Archéol. de l'École Française d'Extrême-Orient*. Paris.

1929, 1930, 1932 *Le temple d'Angkor Vat*, ibid. Paris, 1ère partie, *L'architecture du monument*, 2 vols., 1929. 2e partie, *La sculpture ornementale du temple*, 2 vols., 1930. 3e partie, *La galerie des bas-reliefs*, 3 vols., 1932.

FOURNEREAU, LUCIEN

1895–1908 *Le Siam ancien : Archéologie, épigraphie, géographie*. 2 vols. Paris.

GARNIER, FRANCIS

1873 *Voyage d'exploration en Indochine, effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868*, 2 vols. Paris.

HARMAND, JULES

n. d. *Rapport sur une mission en Indochine, de Bassac à Hué, du 16 avril au 14 août 1877*, in *Archives des missions*, 3e s., t. V.

HEGER, FRANZ

1902 *Alte Metalltrommeln aus Südost-Asien*. Leipzig.

JANSE, OLOV R. T.

1947, 1951 *Archaeological Research in Indo-China*, Harvard-Yenching Institute. 2 vols. Cambridge: Harvard University Press.

1958 *Archaeological Research in Indo-China*, 3. Bruges: Institute Belge des Hautes Études Chinoises.

KARLGREN, BERNHARD

1942 The date of the early Dong-son culture. *BMFEA* 14: 1–28.

LAJONQUIÈRE, E. LUNET DE

1902, 1907, 1909 *Inventaire archéologique de l'Indochine*. I, *Monuments du Cambodge*. 3 vols. Paris.

1909 Le domaine archéologique du Siam. *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, Paris, pp. 188–262.

1912 Essai d'inventaire archéologique du Siam. *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, pp. 19–181.

LEVY, PAUL

1943 *Recherches préhistoriques dans la région de Mlu-Prei (Cambodge.)* Hanoi.

MALLERET, LOUIS

1953 *Le Cinquantenaire de l'École Française d'Extrême-Orient*. Paris.

1956 Aperçu d'un demi-siècle de travaux scientifiques à l'École Française d'Extrême-Orient. *France-Asie* (Oct.–Dec.), 125, 126, 127.

1959 La civilisation de Dong-son d'après les recherches archéologiques de Olov R. T. Janse. *France-Asie* (Sept., Oct.), 160, 161.

1959, 1960, 1962 *L'archéologie du Delta du Mékong*, 3 tomes et 3 vol. de planches. Paris.

MISSION PAVIE

1898 *Indochine, 1879–1895, Etudes diverses*, II, Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam. Paris.

MOUHOT, HENRI

1868 *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos*. Paris.

PARMENTIER, HENRI

1909–1918 *Inventaire archéologique de l'Indochine*, II, *Monuments chams de l'Annam*. Texte; t. I–II; Planches. 2 albums. Paris.

1927 *L'art khmèr primitif*, 2 vols. Paris.

1939 *L'art khmèr classique, (Monuments du quadrant Nord-Est)*, 2 vols. Paris.

1954 *L'art du Laos*. 2 vols. Paris-Hanoi.

SEIN, ROLF

1947 *Le Lin-yi*. Pékin.

STERN, PHILIPPE

1927 *Le Bâyon d'Angkor Thom et l'évolution de l'art khmèr*. Paris.

1942 *L'art du Champa et son évolution*. Toulouse.